

Aube *g*énéalogie

Bulletin du Centre généalogique de l'Aube

Avril
Mai
Juin
2016

n°78

Au sommaire

- ◆ *Chansons et Poèmes*
Grande Guerre :
La chanson de Craonne
- ◆ *Théophile Edme BEUGNOT*
vétérinaire
Mort pour la France
- ◆ *Les Déportés dans l'Aube :*
Hommes connus
- ◆ *Clairvaux :*
L'éducation correctionnelle
au XIXème siècle
- ◆ *Journal de Campagne*
de Jules FROTTIER
- ◆ *Histoire locale :*
Cristallerie de Bayel
- ◆ *Généalogie :*
Georges-Henri MENUET
- ◆ *Poème :*
A l'endroit où les lichens
meurent



Troyes « chanteur Florentin »

Photo : Christelle Delannoy

Tarif 2016

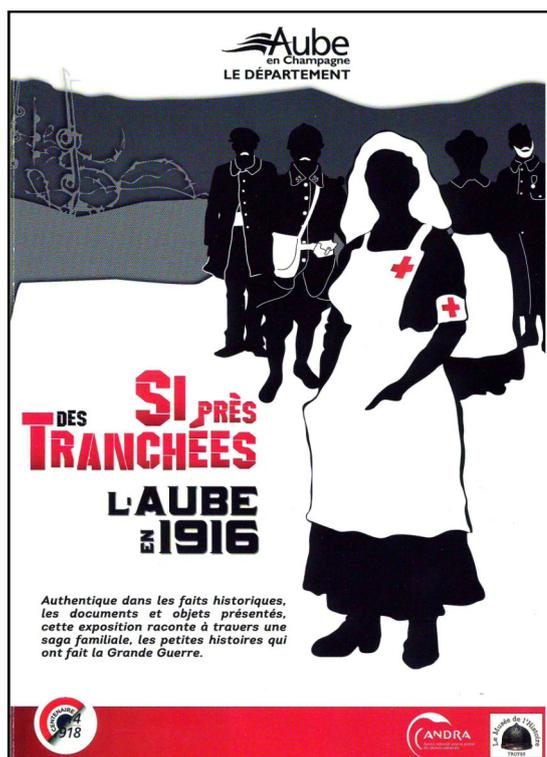
(année civile : du 1/01/2016 au 31/12/2016)

Adhérents : abonnement

- Cotisation individuelle sans abonnement : 8 €
- Cotisation individuelle tarif préférentiel * : 32 €
** L'abonnement de 24 € est compris dans ce total.*
- Cotisation envoi bulletin par internet : 16 €
- Cotisation couple : 40 €
- Cotisation couple par internet : 24 €
y compris l'abonnement de la revue
- Abonnement seul tarif normal * : 35 €

**L'abonnement seul ne permet pas de participer aux activités de l'association ni d'acquérir ses travaux.*

- Pour l'étranger, nous consulter
- Achat au numéro, franco : 10 €
- Achat au numéro, au local : 9 €



Exposition à l'Hôtel-Dieu-le-Comte Jusqu'au 30 septembre 2016

Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h

Informations et réservations tél. 06 88 85 50 57

aube.grandeguerre-2016@aube.fr

www.archives-aube.fr

Une exposition conçue par le Département de l'Aube
(direction des Archives et du Patrimoine) et labellisée
« Centenaire » par la Mission Centenaire.

Visites commentées chaque jour à 16h

Gratuit. Durée 45 mn

Rendez-vous à l'accueil de l'exposition

8 septembre 2016 - Réunion mensuelle exceptionnelle

Hôtel-Dieu-le-Comte rendez-vous à 13 h 45

Visite guidée de l'exposition à 14 h précises

« Si près des tranchées » l'Aube en 1916

SOMMAIRE

| | |
|---|---------|
| Le mot du Président | 3 |
| Vie de l'Association : | 4 |
| Nouveaux adhérents | 5 |
| Chansons et Poèmes de la Grande Guerre : | |
| La chanson de Craonne..... | 6 |
| Chroniques de la Grande Guerre : | |
| Journal de Campagne J. Frottier..... | 7 à 14 |
| Les Déportés de l'Aube | 15 à 18 |
| Théophile Edme BEUGNOT | 19 - 20 |
| Clairvaux : | |
| L'éducation correctionnelle au XIXème .. | 21 à 23 |
| De l'Aube Au Bagne | 23 |
| Manifestations extérieures | 26 |
| La cristallerie de Bayel | 25 à 30 |
| Les Vieux métiers « E » | 31 à 34 |
| Généalogie de Georges-Henri MENUEL...35 à 37 | |
| Lu pour Vous 4 ^{ème} trimestre 2015..... | 38 |
| Les Gardes Nationaux | 39 |
| Poème : | |
| L'endroit où les lichens meurent | 39 |
| Questions | 40 |
| Réponses | 42 |



Chers adhérentes et adhérents,

Un grand merci à tous les bénévoles qui viennent de fournir un très important travail de relevés durant l'année.

Notre base progresse et de nouveaux relevés se développent, comme les Auboisiens mariés ou décédés à Paris.

J'espère que notre nouveau site va bientôt voir le jour, la gestation est longue mais le bébé devrait être à la hauteur de nos espérances.

Nos amis de l'Yonne proposent des nouveautés à propos de la mise en ligne des généalogies de leurs adhérents.

Affaire à suivre...

Bonnes vacances à toutes et à tous,

Soyez nombreux pour la visite guidée et privée de l'exposition de l'Hôtel-Dieu-le-Comte du 8 septembre prochain.

Paul Aveline A. 1824

VIE DE L'ASSOCIATION

CONSEIL D'ADMINISTRATION

BUREAU

| | |
|------------------------------|--|
| Présidents d'honneur | M. Georges-Henri MENEUL Mme Micheline MOREAU M. Marcel PAULIN M. Thierry MONDAN † |
| Membres d'honneur | M. François BAROIN M. Yves CHICOT |
| Président | M. Paul AVELINE |
| Vice-présidente | Mme Monique PAULET |
| Secrétaire | Mme Colette THOMMELIN-PROMPT |
| Rédaction de la revue | Mme Colette THOMMELIN-PROMPT |
| Trésorier | Mr Jean-Michel LAVOCAT |
| Trésorier adjoint | M. Jocelyn DOREZ |
| Bibliothèque | Mme Elisabeth HUÉBER |
| Administrateurs | M. Pascal BARON M. Jean-Marc BOURBON Mme Véronique FREMIET-MATTEÏ M. Michel MOREAU Mme Josiane MORNAT M. Patrick RIDEY M. Pierre ROBERT M. Jean François THULLER M. Alain VILLETORTE |

Pour nous contacter

Adresse postale

131, Rue Etienne Pédron 10000 TROYES

Téléphone

03 25 42 52 78 ligne directe

Secrétariat lundi, jeudi, vendredi

de 9 h à 16 h

Tél 10 h à 11 h et de 13 h 30 à 16 h

Email : secretariat.cg-aube@sfr.fr

Bibliothèque

Permanence le mercredi après midi 14 h à 16 h 45

Vous pouvez aussi nous joindre sur notre

site internet : info@aube-genealogie.com

BIBLIOTHEQUE

La bibliothèque du CGA est située dans notre local aux Archives Départementales de l'Aube. Les revues et livres peuvent être empruntés par tous nos adhérents.

REVUE

Notre revue a besoin de vous !

Envoyez-nous vos quartiers, tableaux de cousinages, répertoires des patronymes étudiés, livres de famille, histoires locales, faits divers, etc...

N'oubliez pas, d'indiquer vos sources, votre bibliographie.

Il est rappelé que les textes et les illustrations publiés engagent la responsabilité de leur auteur.

Les documents peuvent être envoyés sur clé USB au secrétariat du Centre Généalogique 131 rue Etienne Pédron, 10000 TROYES, sous la forme de fichiers, WORD (.doc), Gedcom pour vos quartiers, **accompagnés d'un support papier**, portant le nom du fichier correspondant à chaque article ainsi que votre nom et **votre numéro d'adhérent**. ET via internet à secretariat.cg-aube@sfr.fr

Cela nous permet de visualiser plus rapidement et de classer vos communications. **Mais si vous n'êtes pas informatisés, faites-nous parvenir vos articles, dactylographiés de préférence (photocopies de bonne qualité), manuscrits acceptés. (Pas de fichier PDF). Les photos en JPEG.**

Pensez à écrire tout nom propre en **CAPITALES SANS ABRÉVIATION**

Soyez aimables d'utiliser des polices de caractères standard (Times New Roman) et d'éviter les caractères de fantaisie et italiques.

Ne soyez pas déçus de ne pas voir paraître immédiatement vos envois : nous devons équilibrer les thèmes des rubriques et tenir compte de la mise en page.

Nous vous remercions de votre compréhension et de votre aide.

Notre site <http://www.aube-genealogie.com>

Nous suivre sur twitter : [@aube_genealogie](https://twitter.com/aube_genealogie)

Bulletin du Centre Généalogique de l'Aube

Publication trimestrielle éditée par le Centre Généalogique

Directeur de publication : Paul AVELINE

65 Avenue Major Général Vanier - 10000 TROYES

Imprimeur CAT'imprim 27 av. des Martyrs de la Résistance

10000 TROYES 03 25 80 07 15

Dépôt légal et de parution : Juillet 2016

CPPAP : 0221 G 85201

Tirage 290 exemplaires - ISSN 1277-1058

CALENDRIER des REUNIONS

ARCHIVES DEPARTEMENTALES

JEUDI après midi 14 heures

Jeudi 8 septembre 2016 voir encart p. 2

Jeudi 20 octobre 2016

Jeudi 10 novembre 2016

Jeudi 8 décembre 2016

NOUVEAUX ADHÉRENTS

A.2491 – Monsieur Christian TRUCHELUT

8, Rue de la Source

10450 – BRÉVIANDES

truchelut-christian@wanadoo.fr

A.2862 – Monsieur Claude COLLÉ

9, Rue des Ouchettes

10330 – JONCREUIL

colle.claude@orange.fr

A.2864 – Monsieur Gérard BLACHE

742, Chemin de la Scelle

13250 – SAINT CHAMAS

louparadou.13@sfr.fr

A.2865 – Monsieur Jean-Michel LAVOCAT

20, rue Saint Michel

10140 – TRANNES

lavocat.jean-michel@orange.fr

A.2866 - Monsieur Jean-Michel GRAVELLE

2 Voie de Ramerupt

10500 – LESMONT

jm.gravelle@lorange.fr

A.2867 - Monsieur Xavier DUCHATEAU

12, Rue Neuve des Bains

10000 – TROYES

xavier.duchateau@club-internet.fr

A.2868 - Madame Isabelle LEVARD

3, Square Malherbe

75016 – PARIS

levard.isabelle50@gmail.com

Le Cercle Généalogique de Vincey et du Bailliage d'Epinal

39, rue de la Mairie - 88130 - LANGLEY

devient

Cercle Généalogique de LANGLEY-EPINAL

Nouveau site : langley-epinal-genealogie.com

Siège social et permanences : 39, rue de la Mairie - 88130 LANGLEY

Tél : 03 29 67 45 56

Illustration de la 1ère de couverture :

« Chanteur Florentin du 15^{ème} siècle »

Œuvre de Paul Dubois 1829 - 1905 - réalisée en 1865

BIBLIOTHÈQUE

*Toutes les revues sont consultables à notre local
et peuvent être empruntées**

(Sauf le Roserot et le Dictionnaire

A. Nemot à consulter sur place)

***Possibilité de photocopie d'un article 0,80 €
la feuille + enveloppe timbrée pour le retour.**

Consignes concernant les photocopies demandées par courrier

Pour les adhérents : 3 actes par mois

Votre demande devra être accompagnée d'une
enveloppe affranchie pour le retour et de votre
règlement par **CHÈQUE uniquement**, soit :

2,65 € pour 1 acte de mariage

2,00 € pour 1 acte de naissance ou de décès.

Les courriers sans règlement seront classés sans
suite. Merci de votre compréhension

CHANSONS ET POÈMES DE LA GRANDE GUERRE

Jeanne FINANCE A. 2011

La chanson de Craonne

Il s'agit d'une chanson de 1917 dont l'auteur est anonyme, et dont les paroles ont été recueillies par R. Lefèvre et Paul Vaillant-Couturier, sur l'air d'une valse à succès " Bonsoir m'amour" (1911- Charles Sablon). Ce texte traduit le quotidien des tranchées et les états d'âme des Poilus. Il est symptomatique de la lassitude de la guerre et a circulé après l'offensive du général Nivelle qui a envoyé les fantassins se faire tuer au "Chemin des Dames" (147 000 ont été tués et 100 000 blessés). La hiérarchie militaire avait offert un million de francs-or et la démobilisation à toute personne qui dénoncerait les auteurs de la chanson. Cette hécatombe a engendré des refus de monter au front et de nombreuses mutineries chez nos Poilus, "qui ne refusaient pas de mourir pour la patrie" mais qui trouvaient " le suicide par l'offensive inutile". Le général Pétain nommé en catastrophe un mois après l'offensive, en remplacement du général Nivelle disgracié, a sévèrement réprimé les mutins car sa mission était d'endiguer l'effondrement du moral des soldats.

"Entre le 16 avril 1917 et le 31 janvier 1919, les Conseils de guerre ont prononcé 629 condamnations à mort dont 75 ont été exécutées, 1381 soldats ont été condamnés à de lourdes peines de prison et 1492 à des peines légères pour un total de 30 000 à 40 000 mutins." Les mutineries avaient éclaté dans 60 des 100 divisions de l'Armée française.

Même constat chez les soldats britanniques révoltés contre l'injustice : 306 soldats fusillés ; chez les soldats italiens : 750 soldats fusillés.

Depuis 1998, "la polémique de la réhabilitation des mutins de 1917 repose sur le problème de la vérité et des archives". La France, la Grande-Bretagne et l'Italie ont exprimé "leurs regrets", pour "les erreurs stratégiques" des commandements de l'époque. Paul Quilès, ancien ministre français de la Défense a estimé que "ces soldats ont été victimes d'une façon absurde de faire la guerre".

Quand au bout d'huit jours, le repos terminé,
On va reprendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civelots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête...

Refrain :

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
C'est nous les sacrifiés !

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes...

(au refrain)

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

(au refrain)

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez faire la guerre,
Payez-la de votre peau !

Source : <http://lhistgeibox.blogspot.fr/2010/11/226-la-chanson-de-craonne>

CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE 1



Journal de campagne Période de 1915 à 1919

tenu par FROTTIER Jules (1877-1950)

Transmis par Colette HACHEN A.1492

Troisième carnet du 6 novembre 1915 au 30 mai 1916

Nous retrouvons Jules Frottier dans ce troisième carnet et le suivons dans les divers cantonnements où il a servi, non loin de Verdun. La vie y est rude, presque toujours sous une mitraille de plus en plus meurtrière alors qu'il faut aussi supporter la rigueur du climat meusien, la présence des souris et des rats. Les troupes françaises se préparent d'une façon très archaïque au début à se protéger des gaz asphyxiants. Jules et ses camarades infirmiers s'activent beaucoup à cette préparation. La première attaque allemande avec ces gaz occasionne au moins quarante morts.

Nous avons maintenant la certitude que Jules appartenait au 47ème Régiment d'Infanterie. Très souvent, il plaint "ces pauvres gars" qui ont perdu la vie sur ces champs de bataille. Certains n'auront même pas de sépulture décente. Impuissant, il assiste aussi très souvent aux souffrances affreuses endurées par les poilus blessés. Il s'indigne de l'attitude peu courageuse de certains de ses supérieurs, du gaspillage, d'un certain laisser aller et du manque d'anticipation de l'armée française. Il est outré de découvrir ce que touche un sous-lieutenant pour son premier mois de guerre.

Dans ce troisième carnet, on peut noter que Jules échappe à la mort à plusieurs reprises. Souvent il relate les combats aériens qui se déroulent au-dessus de lui.

Sa femme, sa fille Madeleine, sa petite usine de bonneterie occupent souvent ses pensées. Alors qu'il est parti se reposer à l'arrière, Jules retrouve avec beaucoup de bonheur sa femme et sa fille venues passer deux semaines en sa compagnie. Lorsque le séjour s'achève, la séparation est déchirante.

Charonnat Alain

Suite du n° 77

Mardi 21 décembre :

Le Colonel commandant le secteur vient visiter les tranchées et rouspète un peu sur tout. Il est très surpris que pour le bataillon, il n'y ait qu'un médecin et téléphone l'ordre de monter immédiatement à M. Dupont. Voilà encore des complications, il faut que Maréchaux déguerpisse à son tour et vienne nous retrouver pour coucher. Nous déménageons chez les brancardiers, c'est ce que nous désirions pour être tranquilles. Après dîner, nous faisons

une bête ombrée

et nous couchons

vers 9h ½. Maroy

est venu également

avec M. Dupont.

(J'ai omis de dire

que le 19, Maroy

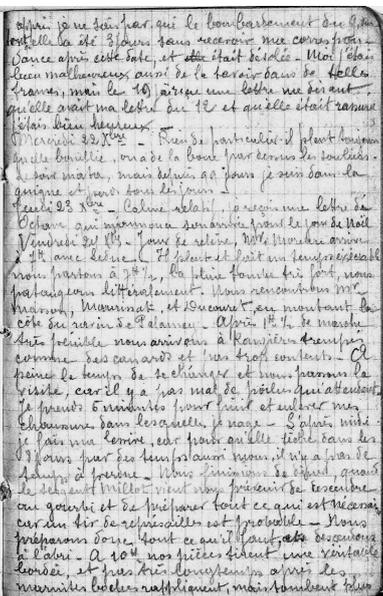
m'a rapporté une

pipe d'Aix qui me

plaît beaucoup et

un colis contenant

beurre, œufs, fro-



délice. Cette pauvre Camille était bien chagrinée quand elle a appris je ne sais par qui, le bombardement du 9, surtout elle a été 3 jours sans recevoir ma correspondance après cette date et était désolée. Moi, j'étais bien malheureux aussi de la savoir dans de telles transes mais le 19, j'ai reçu une lettre me disant qu'elle avait ma lettre du 12 et qu'elle était rassurée, j'étais bien heureux.

Mercredi 22 décembre :

Rien de particulier, il pleut toujours, quelle bouillie, on a de la boue par-dessus les souliers. Le soir mata, mais depuis quelques jours je suis dans la guigne et perds tous les jours.

Jeudi 23 décembre :

Calme relatif, je reçois une lettre d'Octave qui m'annonce son arrivée pour le jour de Noël.

Vendredi 24 décembre :

Jour de relève, M. Moreau arrive à 7h avec Leduc. Il pleut et fait un temps exécrable. Nous partons à 7h ½, la pluie tombe très fort, nous pataugeons littéralement. Nous rencontrons M. Masson, Maurissat, et Ducouret, en montant la côte du ravin de Palamey.

Après 1h ½ de marche très pénible, nous arrivons à Ranzières trempés comme des canards et pas trop contents. A peine le temps de se changer et nous passons la visite car il y a pas mal de poilus qui attendent.

Je prends 5 minutes pour finir et enlever mes chaussures dans lesquelles je nage. L'après-midi, je fais ma lessive car pour qu'elle sèche dans les 8 jours par des temps aussi mous, il n'y a pas de temps à perdre. Nous finissons de dîner, quand le sergent Millot vient nous prévenir de descendre au gourbi et de préparer tout ce qui est nécessaire car un tir de représailles est probable. Nous préparons donc tout ce qu'il faut et descendons à l'abri. A 10h, nos pièces tirent une véritable bordée et pas très longtemps après les marmites boches rapploquent, mais tombent plus loin que le pays. Nous attendons 1h ou 1h ½ et pensant que tout est fini, allons essayer de nous reposer. Un quart-d'heure après, nouvelles arrivées des marmites, aussitôt debout.

Nous redescendons en vitesse à l'abri et attendons là une heure, n'entendant plus rien, nous remontons nous coucher à 2h.

Nous commençons à nous endormir quand de nouveau un éclatement me réveille, j'appelle les camarades qui eux n'entendaient pas et nous faisons vite pour évacuer la chambrée. Cette fois les Boches ne rigolaient plus, nos pièces tirent toujours mais eux répondent par salves de 4 coups et pas des petits mais ils tirent trop court heureusement pour nous. Enfin à 4h ½ nous pouvons regagner nos pénates et dormir jusqu'à 7h. Nous ne nous sommes guères reposés mais il faut se lever quand même.

Samedi 25 décembre :

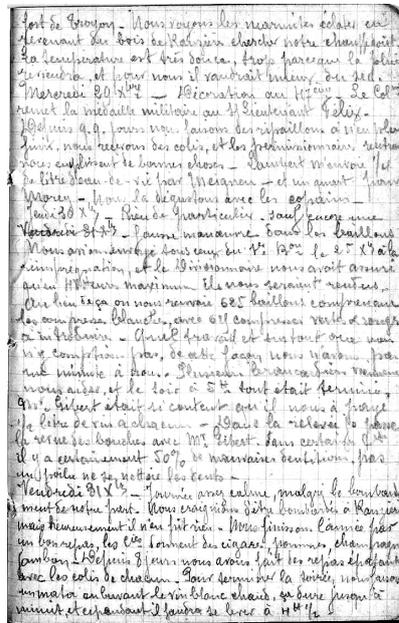
Nous passons la visite et les malades sont nombreux, ça finit vers 11h, juste à l'instant où arrive Octave. C'est avec joie que nous nous retrouvons et après avoir bavardé un peu nous nous mettons à table. Le reste de la journée se passe bien, nous allons nous promener et je conduis Octave près de Broquet et de Delécolle. Ils sont bien contents de se revoir et nous trinquons ensemble. Vers 4h, après un dernier verre de bon vin, je reconduis Octave jusqu'au bout du pays où nous nous quittons en disant « au revoir ». C'était entendu que j'irai quelques jours plus tard lui faire payer à déjeuner mais à l'instant de partir avec M. Dupont, M. Serrière n'a pas voulu prendre la responsabilité de me laisser partir, M. Gibert étant en permission. Il faut remettre la partie à plus tard.

Dimanche 26 décembre, lundi 27, mardi 28 :

Rien de particulier dans ces trois jours, canonnade de notre part, réponse des Boches sur les batteries du côté du fort de Troyon. Nous voyons les marmites éclater en revenant du bois de Ranzières chercher notre chauffe doigt. La température est très douce, trop parce que la pluie reviendra et pour nous il vaudrait mieux du sec.

Mercredi 29 décembre :

Décoration au 47ème. Le Colonel remet la médaille militaire au S/Lieutenant Félix. Depuis quelques jours nous faisons des ripaillons à n'en plus finir, nous recevons des colis et



les permissionnaires rentrants nous emplissent de bonnes choses. Lambert m'envoie un demi-litre d'eau de vie par Meigneu et un quart pour Morey. Nous la dégustons avec les copains.

Jeudi 30 :

Rien de particulier sauf encore une fausse manœuvre dans les bâillons. Nous avons envoyé tous ceux du

1er bataillon le 25 décembre à la ré-imprégnation et le Divisionnaire nous avait assuré qu'en 48h maximum, ils nous seraient rendus. Au lieu de ça, on nous renvoie 625 bâillons comprenant les compresses blanches avec 625 compresses vertes et rouges à introduire. Quel travail et surtout que nous n'y comptons pas, de cette façon nous n'avons pas une minute à nous.

Plusieurs brancardiers viennent nous aider et le soir à 5h, tout était terminé. M. Gibert était si content qu'il nous a payé un demi-litre de vin à chacun. Dans la relevée, je passe la revue des bouches avec M. Gibert. Dans certaines Cies il y a certainement 50% de mauvaises dentitions, pas un poilu ne se nettoie les dents.

Mercredi 31 décembre :30

Journée assez calme malgré le bombardement de notre part. Nous craignons d'être bombardés à Ranzières mais heureusement il n'en fut rien. Nous finissons l'année par un bon repas, les Cies donnent des cigares, pommes, Champagne, jambon. Depuis huit jours, nous avons fait des repas épatants avec les colis de chacun. Pour terminer la soirée, nous faisons un mata en buvant le vin blanc chaud, ça dure jusqu'à minuit et cependant il faudra se lever à 4h ½.

Il y a toujours du tirage avec les infirmiers du 3ème bataillon, vraiment ils sont rosses. Je voulais emporter du sucre et du café pour le gourbi, le caporal Caume s'en aperçoit et rouspète quoique le rabiote nous appartienne. Il fait tant des pieds et des mains qu'en faisant le vin sucré, le soir toute ma provision y passe. Nous n'y serons pas repris la prochaine fois.

1er janvier 1916 :

Réveil à 4h ½, je prépare mon fourbi et à 5h ¾, nous démarrons. Nous avons la chance d'arriver au bois sans pluie mais les chemins sont impraticables. Vers 7h ½, nous arrivons, je vois M. Masson et lui serre la main en lui présentant mes meilleurs souhaits.

M. Moreau qui vient derrière me paraît fort mécontent, il discute avec M. Serrière. C'est au sujet de leurs permissions, toujours le tiraillement, impossible

de se mettre d'accord. M. Masson doit partir le 2. Bombardement de part et d'autre, nous avons un blessé, pas grièvement et le 87ème a un tué, il a les 2 jambes coupées et meurt pendant son transport au poste de secours. Il est inhumé près de la ferme de Palameix. Je mange avec les sergents de ma Cie et m'en trouve bien. Vers 9h 1/2, alors que le sommeil allait me prendre, nous sommes prévenus d'une alerte contre les gaz asphyxiants. Tout le monde se lève et se bâillonne. Nous restons ainsi pendant une heure, c'est dur. Après quoi chacun regagne ses pénates. Toute la nuit le canon roule du côté de St Mihiel.

2 janvier 1916 :

Visite à 8h 1/2, de quelques malades. Vers 11h, étant en train de déjeuner, voilà un bombardement qui se déclenche chez nous. Les obus, crapouillots, tout claque ensemble sur les tranchées boches. Nous sortons du gourbi pour voir les éclatements, c'est terrible. Les Boches ne se laissent pas faire et répondent sérieusement, c'est un vacarme épouvantable. A midi 1/2, on nous prévient qu'un tir de représailles est possible, tout le monde rentre aux gourbis. Je touche une bonne provision de paille et me fais un bon lit. Il était temps car les fils de fer m'entraient dans les côtes. Le bombardement est repris 4 fois dans le courant de la journée. Jamais nous n'avions entendu ça. Le secteur 157 du bois de Ville n'était rien à côté. Ici il y a de l'action tout le courant du jour et même la nuit. Canons, mitrailleuses, fusils, tout tire sans discontinuer. Le caporal Dionnais va reconnaître l'emplacement des petits cimetières disséminés dans le bois, le service de santé va faire les plans et relever les noms.

Lundi 3 janvier :

La canonnade continue mais moins intense, les Boches arrosent les tranchées sur notre gauche et les morceaux viennent tomber jusqu'à nous. Leurs obus se mettent en miettes à présent et sont plus dangereux. On ne retrouve plus rien, ni fusées, ni ceintures.

Mardi 4 janvier :

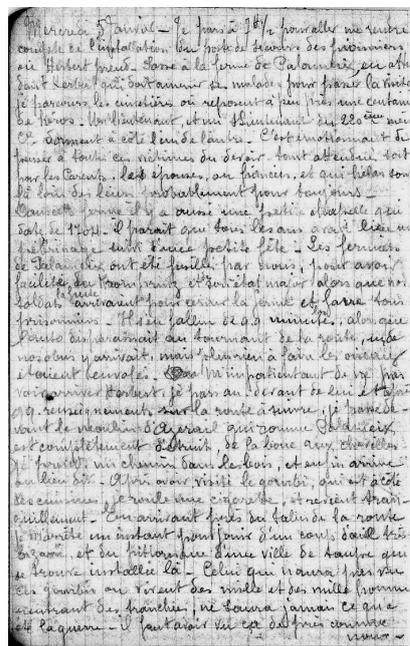
Dionnais part avec Descens et M. Dupont prendre les noms des morts qui heureusement sont dans des bouteilles. Ce sont des hommes venant des régiments du midi, 209, 214, 220, les deux frères reposent côte à côte. Morey attend toujours pour son départ pour sa perm. Voilà le 3ème jour, il s'ennuie. Je prends mes repas avec les S/Officiers Poncelet et Moustard. Pierre rentre ou c'est-à-dire arrive au bois à 3h 1/2 après avoir passé la nuit à Ranzières. Il me remet une lettre et un petit paquet de gourmandises. Ce pauvre Pierre est perdu, quel (?) quand on revient de chez soi. Nous entendons des obus passer au-dessus de nous, il y a deux départs, des très gros qui viennent de loin (on n'entend pas les départs) et des plus petits qui s'entendent très bien. Nous présumons que ces marmites sont pour Ranzières. Pierre ne peut nous renseigner mais Vidal qui vient de partir le fera à son retour. En effet ces obus étaient destinés à Ranzières et heureusement ils n'ont fait aucune victime. Seul un blessé légère-

ment, un cheval tué et 2 maisons démolies sur 41 obus. Plusieurs sont tombés derrière l'infirmerie, 1 au-dessus, les autres un peu partout. C'est le 3ème marmitage depuis notre arrivée.

Mercredi 5 janvier :

Je pars à 7h 1/2 pour aller me rendre compte de l'installation du poste de secours des pionniers où Herbert prend Sasse (?) à la ferme de Palameix. En attendant Herbert qui doit amener ses malades pour passer la visite, je parcours les cimetières où reposent à peu près une centaine de héros. Un lieutenant et un S/Lieutenant du 220ème même Cie dorment à côté l'un de l'autre. C'est émouvant de penser à toutes ces victimes du devoir tant attendues soit par les parents, les épouses ou fiancés et qui hélas sont là loin des leurs, probablement pour toujours. Dans cette ferme, il y a aussi une petite chapelle qui date de 1704. Il paraît que tous les ans avait lieu un pèlerinage suivi d'une petite fête. Les fermiers de Palameix ont été fusillés par nous pour avoir facilité la fuite du Kronprinz et son état-major alors que nos soldats arrivaient pour cerner la ferme et les faire tous prisonniers. Il s'en fallut de quelques minutes alors que l'auto disparaissait au tournant de la route, un de nos obus y arrivait, mais plus rien à faire, les oiseaux étaient envolés. M'impatientant de ne pas voir arriver Herbert, je pars au devant de lui et après quelques renseignements sur la route à suivre, je passe devant le moulin d'Azerail qui comme Palameix est complètement détruit. De la boue aux chevilles, je prends un chemin dans les bois et enfin arrive au lieu dit. Après avoir visité le gourbi qui est à côté des cuisines, je roule une cigarette et reviens tranquillement. En arrivant près du talus de la route, je m'arrête un instant pour jouir d'un coup d'oeil très bizarre et du pittoresque d'une ville de taudis qui se trouve installée là. Celui qui n'aura pas vu ces gourbis où vivent des mille et des mille hommes rentrant des tranchées, ne saura jamais ce qu'a été la guerre. Il faut avoir vu ça de près comme nous. En reprenant la route, j'aperçois au fond de la vallée le

petit village de Vaux les Salainey (Vaux les Palameix ?) qui est complètement évacué et à peu près anéanti. C'est là qu'il y a une fabrique de vannerie dont nous voyons les (?) traîner un peu partout et qui est du beau travail. En repassant à la ferme, je prends M. Dupont avec lequel je reviens tranquillement.



Canonnade le tantôt comme tous les jours.

Jeudi 6 janvier :

Visite habituelle, c'est Vidal qui, à son tour, va reconnaître le poste d'Herbert.

Après la soupe, M. Serrière m'envoie porter un pli au médecin-chef du 272^{ème}. Je pars avec Vidal et descendons à travers bois pour aller tomber sur la route de Vaulx, nous apercevons le village qui est bien malade. Après quoi, nous allons trouver le poste de secours du 272^{ème}. Les gourbis sont épatants, enfoncés dans le flanc de la côte, avec de bonnes charpentes. Ils sont d'une solidité à toute épreuve et les gars qui les habitent n'ont pas l'air de s'en faire du tout. De là, nous voyons le ravin de (?) où se trouve le poste de la brigade. Les infirmiers nous disent que le médecin-chef se trouve dans les gourbis qui sont à la suite des cuisines près de la ferme de Palameix. Je vais le dégoter là et son gourbi est vraiment luxueux. Il est installé confortablement dans un bon fauteuil, les pieds au feu et le cuisot sert la table sur laquelle je vois du pain blanc avec des filets de harengs. Ces messieurs peuvent véritablement endurer la vie qu'ils se font. Le major a avec lui dans son gourbi un S/Lt de mitrailleurs du 272^{ème} qui a 3 décorations. Après avoir pris note du pli, il me donne une commission pour M. Serrière et je repars avec Vidal.

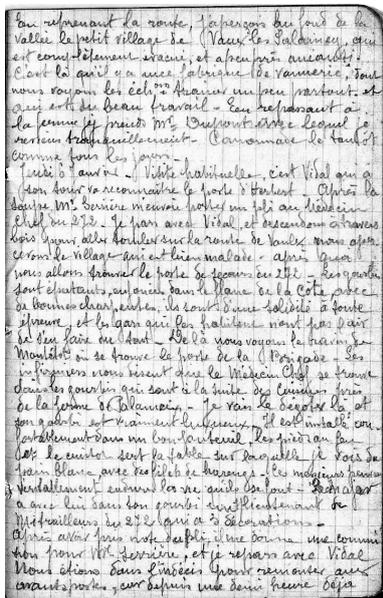
Nous étions dans l'indécis pour remonter aux avant-postes car depuis une demi-heure déjà nos canons font rage et les tranchées boches prennent quelque chose. Ça dure plus d'une heure et les pauvres Boches ne doivent pas trop rire. Nous décidons de partir tout de même ayant peur de nous trouver dans un tir de représailles, ce qui ne manque pas de se produire dans la relevée. Les Boches répondent sur nos tranchées vers la ferme de Palameix mais sans faire de mal.

Un obus tombe dans le ravin en plein milieu d'un petit fossé mais n'éclate pas et heureusement pour tous les poilus qui faisaient la chasse aux rats sur le bord du fossé. Ils avaient un chien qui était vraiment épatant, je lui ai vu tuer au moins une dizaine d'énormes rongeurs. Nos pièces tirent toujours sur les tranchées boches même la nuit. C'est du 155 (?).

Vendredi 7 janvier :

Matinée calme mais en déjeunant, un planton vient nous prévenir qu'un tir de représailles de notre part aurait lieu à midi et que tout le monde doit se tenir

dans les gourbis. En effet la danse commence à l'heu-



re dite et véritablement le tir est terrible. Sûrement que 1500 obus tombent sur les tranchées boches, je crois que pour travailler ça leur est difficile. Ils répondent un peu partout mais je crois que leur tir n'est pas efficace puisque nous n'avons pas de blessé. Le soir, nous apprenons qu'il y a eu 4 blessés au 283^{ème} qui est sur notre droite. (J'oubliais de dire qu'en revenant du gourbi des S/Off, une balle venant derrière moi ne m'a certainement pas passé à 25 cm de la tête.)

Samedi 8 janvier :

Journée calme en rapport avec les deux précédentes. Camille m'apprend la mort du plus jeune Eschenlohr.

Dimanche 9 janvier :

Nous quittons le bois pour revenir au patelin, rentrons vers 9h 1/2 par un temps couvert mais assez froid et sans pluie, c'est le principal.

Pas de visite en rentrant, j'ai tout le temps nécessaire pour me nettoyer et écrire chez moi et à Lambert car Baillot et Dupuis partent demain. Les sales Boches ont bombardé Nancy 3 fois et malheureusement font pas mal de dégâts matériels et des victimes, les journaux n'en disent rien mais un brancardier, Hottier, qui est de Nancy nous dit les nouvelles qu'il a reçues de sa femme et les effets des 380 ont été ceux que nous avons connus à Verdun, absolument terribles. Le mata dure jusqu'à minuit.

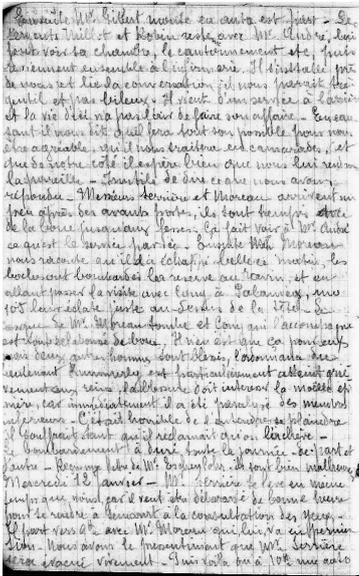
Lundi 10 janvier :

Réveil un peu trop matinal, je n'ai pas tout à fait assez dormi mais malgré tout ça va tout de même. Visite à 8h, ça dure jusqu'à 10h. Ensuite je vais prendre une bonne douche et me change pour faire ma lessive. Après déjeuner, M. Gibert notre médecin-chef qui devait quitter le régiment aujourd'hui, ne partira que demain. Son remplaçant, M. André Georges vient le voir et lui demande de rester jusqu'au lendemain. Il est très grand et son expression est assez dure, malgré cela un lieutenant qui l'accompagne cause aux brancardiers qui se trouvent là et leur assure que nous aurons un charmant garçon. C'est ce que nous souhaitons.

Mardi 11 janvier :

Journée habituelle, visite jusqu'à 10h, courses ensuite car je suis de jour. Après déjeuner, nous nettoyons un peu la salle d'infirmerie et redressons le tout pour essayer de donner une bonne impression au nouveau chef de service. Vers 2h, une auto d'évacuation vient prendre M. Gibert mais ce dernier ne part pas avant l'arrivée de M. André. Ce dernier arrive peu après, il est accompagné par un capitaine, chef du service automobile. Ces messieurs prennent contact, M. Gibert présente son personnel au nouveau venu qui nous donne une bonne parole. Je continuerai les bonnes traditions de M. le Médecin-Chef, dit-il.

Ensuite M. Gibert monte en auto et part. Les sergents Millot et Robin restent avec M. André, lui font voir sa chambre, le cantonnement etc...puis reviennent en-



semble à l'infirmerie. Il s'installe près de nous et lie la conversation, il nous paraît très gentil et pas bileux. Il vient d'un service à l'arrière et la vie d'ici n'a pas l'air de faire son affaire. En causant, il nous dit qu'il fera tout son possible pour nous être agréable, qu'il nous traitera en camarade et que de notre côté il espère bien que nous lui rendrons la pareil-

le. Inutile de dire ce que nous avons répondu. Messieurs Serrière et Moreau arrivent un peu après des avant postes, ils sont trempés avec de la boue jusqu'aux fesses. Ça fait voir à M. André ce qu'est le service par ici. Ensuite M. Moreau nous raconte qu'il l'a échappé belle ce matin. Les Boches ont bombardé la réserve au ravin et en allant passer la visite avec Cony à Palameix, un 105 leur éclate juste au-dessus de la tête. Le casque de M. Moreau tombe et Cony qui l'accompagne est tout éclaboussé de boue. Il n'en est que ça pour eux mais deux autres hommes sont blessés, l'ordonnance du lieutenant Kummerly est particulièrement atteint grièvement aux reins, la blessure doit intéresser la moelle épinière car immédiatement il a été paralysé des membres inférieurs. C'était horrible de l'entendre se plaindre, il souffrait tant qu'il réclamait qu'on l'achève. Le

bombardement a duré toute la journée de part et d'autre. Reçu une lettre de M. Eschenlohr, ils sont bien malheureux.

Mercredi 12 janvier :

M. Serrière se lève en même temps que nous car il veut être débarrassé de bonne heure pour se rendre à Génicourt pour la consultation des yeux. Il part vers 9h avec M. Moreau qui, lui, va en permission. Nous avons le pressentiment que M. Serrière sera évacué vivement. Puis voilà qu'à 10h, une auto arrive amenant encore un médecin aide-major de 1^{ère} classe avec tout son mobilier. Ce docteur est tout jeune il vient des coloniaux quoique n'ayant pas encore été aux Colonies. Il paraît très calé, sort de l'Ecole Navale, il a 27 ans. Alors voilà 2 médecins d'arrivés pour remplacer M. Gibert, il y en aura certainement un de trop car M. Masson devrait passer lui aussi et le Colonel s'est fâché, paraît-il, en voyant la nomination lui passer devant le nez. (Nous entendons une terrible canonnade du côté de Montfaucon.)

Jeudi 13 janvier :

Journée sans intérêt, allées et venues des médecins qui ne savent pas sur quel pied danser.

Je reçois une lettre de M. Truffaut et une de Larouette. Camille me dit aussi qu'elle vient d'acheter 700 kg de laine anglaise et 70 kg à Buirette. Nous nous offrons quelques bouteilles de bon vin avec Vidal, Descens et Maréchaux et les buvons en faisant le mata.

Vendredi 14 janvier :

Après la visite, M. André apprend qu'il s'en va dans une ambulance. M. Masson passe chef de service avec son 3^{ème} galon en perspective et M. Buffon restera chef du 3^{ème} bataillon. Voilà je crois l'affaire réglée et M. Serrière restera avec nous. Nous apprenons que la canonnade d'avant-hier était une attaque boche sur Forges avec envoi de gaz suffocants. C'est la 2^{ème} fois dans cette même place, la 1^{ère} remonte à quelques jours avant notre départ de Beaumont. Ils ont été victimes de leurs procédés car une saute de vent a renvoyé les gaz sur leurs tranchées et notre tir d'artillerie les a empêchés d'en sortir. Nous touchons une nouvelle compresse pour mettre par-dessus le bâillon au cas où les gaz dureraient longtemps. Charton nous apprend qu'il a assisté au convoi funèbre d'un médecin du 87^e. Le pauvre malheureux a reçu un obus sur l'épaule, inutile de dire qu'il a été foudroyé. Brandon (?) ira demain à Ancemont à la démonstration contre les gaz asphyxiants, c'est une balade de 3 ou 4 jours.

M. Georges André est bien content, il s'en va comme chef de service à l'ambulance 5/2 du côté de Calonne (?). Nous sommes satisfaits de la nomination de M. Masson, avec lui nous serons tranquilles. Morey qui devait rentrer ne revient pas, je crains pour lui qu'il soit puni car avec la prison, c'est la relève.

Samedi 15 janvier :

Morey arrive à 10h, je le prévient de ce qui peut lui arriver et vais avec lui trouver le chef de sa compagnie qui arrange l'affaire. Il me remet une carte lettre et à 4h, le ravitaillement m'apporte un superbe poulet que nous allons déguster ce soir. Nous apprenons l'évacuation de M. Serrière pour demain. Vraiment ça n'en finira pas, toutes les figures vont changer dans notre service et M. Masson demande d'urgence un médecin à la Division pour monter aux avant postes après demain.

Dimanche 16 :

Decens et Marius partent en permission, je remets une lettre au 1er dans un paquet contenant le plat dans lequel Morey m'a rapporté un superbe poulet. Decens est fou de joie de partir, Large également et avant de s'en aller, ils nous paient quelques litres de vin blanc. M. Serrière part à 1h par l'ambulance, ça nous fait de la peine de le quitter et lui est également ému. Avant son départ, il donne 10F à Maréchaux pour nous faire boire un bon verre à sa santé. Nous ne manquerons pas de casser la pièce le soir même avec 3 bouteilles de mousseux.

Lundi 17 janvier :

Réveil à 5h, nous partons à 6h avec Herbert et Vidal,

le médecin n'étant pas arrivé, nous faisons la relève seuls. Herbert reste aux pionniers, Vidal à Palameix et moi je monte seul aux avant postes. J'arrive à nage, jamais je n'ai eu aussi chaud. Je change en arrivant et vais trouver M. Buffon et Dupont. Pas de malade, par conséquent pas de visite. M. Buffon me dit qu'il a demandé à M. Masson de rester au 1er bataillon. Je voudrais bien et le souhaite car il a l'air très gentil mais M. Masson ne dira peut-être pas comme ça.

Mardi 18 janvier :

Maréchaux vient nous retrouver pour faire le truc de M Buffon, il est donc entendu que ce dernier restera au 1er bataillon. J'en suis content, il est bien gai et paraît très calé. Il a passé un an peut-être plus dans un hôpital à Châlons sur Marne et là, a beaucoup travaillé. Ici, c'est toujours la même vie, du canon, fusil et mitrailleuse.

Mercredi 19, jeudi 20, vendredi 21 et samedi 22 :

Depuis quatre jours que j'ai écrit mes impressions, je n'ai pas grand-chose à signaler. Nous n'avons toujours pas de médecin d'arrivé pour remplacer M. Serrière. Aussi M. Buffon ne sait pas s'il descendra à Ranzières avec nous. Je souhaite que ce docteur reste avec nous car vraiment c'est un garçon qui fait son métier par amour et quand un poilu vient le voir, il se donne la peine de l'examiner. Quelle différence de tempérament avec M. Serrière, en plus très gentil. La vie au bois ne change pas, canons, fusils, mitrailleuses la nuit, le jour, ça ne quitte guère. Presque tous les jours, les régiments des secteurs qui nous encadrent, 87 ou 27^{ème} 211 ou 283, ces derniers remplacés depuis quelques jours par 2 bataillons de Chasseurs (?) ont des tués et blessés car au bombardement des tranchées boches succède le bombardement des nôtres et ainsi de suite or il est bien rare qu'un de leurs obus n'atteigne pas quelques poilus qui se trouvent surpris. M. Buffon à qui je fais voir ma gorge me dit que j'ai de la de la pharyngite granuleuse mais que ce n'est rien. Je vais laisser la pipe pendant quelque temps. Herbert vient nous voir, ce pauvre garçon est vraiment découragé, il n'en peut plus en pensant que la guerre peut encore durer si longtemps et d'un autre côté il est embêté depuis qu'il sait sa femme enceinte, c'est le 5ème qui va venir et dame ça devient lourd. Le reste de la journée se passe bien, mais nous avons encore une émotion, étant dans le boyau de notre gourbi, un obus de 75 passe au-dessus de nos têtes en sifflant très fort comme étant presque à bout de course. Surpris nous baissons l'échine et en entendant l'éclatement nous craignons beaucoup pour nos tranchées. Peu de temps après un autre passe, puis un 3ème et toujours l'éclatement se fait tellement près que nous devinons ce qui arrive. Nos deux médecins étaient aux tranchées, le dernier obus éclate juste au-dessus de leurs têtes et c'est miracle qu'il n'y a pas d'accident. Un sergent téléphoniste d'artillerie qui se trouvait dans les environs saute au téléphone et prévient les artilleurs de la pièce de 75 qu'ils tirent au moins 500 m trop court. Le

tir est rectifié et ça va bien mais un accident dans ces conditions serait réellement déplorable et combien y en a-t-il eu à regretter de semblables durant cette guerre.

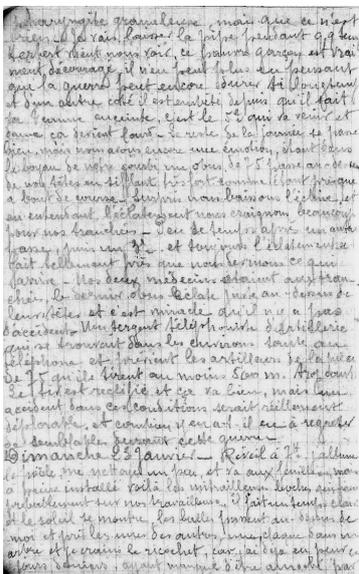
Dimanche 23 janvier :

Réveil à 7h, j'allume le poêle, me nettoie un peu et vaux feuill... (?) mais à peine installé, voilà les mitrailleuses boches qui tirent probablement sur nos travailleurs. Il fait un temps clair et le soleil se montre, les balles passent au-dessus de moi et près les unes des autres, une claque dans un arbre et je crains le ricochet car j'ai déjà eu peur ces jours derniers, ayant manqué d'être amoché par une balle semblable. Le temps est superbe, nous passons la visite et j'y vois un pauvre malheureux qui vient d'abord pleurer dans mon gilet en m'avouant qu'il rentrait de permission et s'apercevait qu'il avait du mal. Très surpris de cela et ayant entière confiance en sa femme et n'ayant eu aucun rapprochement avec d'autres personnes. Il désirerait voir le docteur à part, ne voulant pas causer d'une chose pareille devant ses copains. Quelle humiliation pour un homme !! Comme il demande, je l'appelle le dernier et après examen, M. Buffon lui déclare qu'il a une chaudière et quelque chose de salé.

Chaudière : blennorragie.

Jamais je n'ai vu un type saigner de la sorte, ça me fait vraiment de la peine. Le major lui ordonne des tisanes, en orge et chiendent, riz, queues de cerises, à défaut du bicarbonate de soude et abstraction complète de vin, café, alcool. Pierre reçoit 2 colis par la poste et me donne quelques gâteaux et 2 pralines. Quelle belle journée aujourd'hui, j'écris ces quelques lignes, assis au soleil sur le bord du boyau de notre gourbi. Les bourgeons renflent déjà et l'on sent l'approche du printemps. Passage d'avions.

Un boche vient à la tombée du jour et notre artillerie le canonne violemment. Il fait demi-tour mais un obus de 75 vient tomber près de notre gourbi en sifflant, c'est assez pour me faire rentrer en vitesse. Nous le trouvons le lendemain matin enfoncé de moitié de sa longueur en terre. Comme nous ignorons s'il est éclaté, nous l'attachons avec un fil de fer et le tirons caché derrière un arbre. Le culot était entier mais complètement vide.



Lundi 24 janvier :

Journée moins belle que la veille quoique s'annonçant plus belle mais la gelée blanche du matin nous ramène un temps couvert et pluvieux. Journée assez calme, les S/Off de la 3ème viennent casser la croûte près de moi au gourbi, nous boulottons bien.

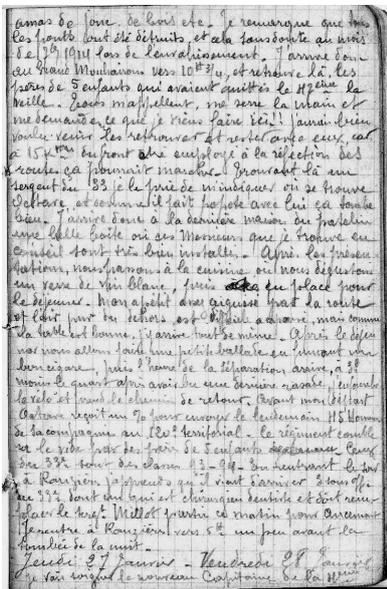
Mardi 25 janvier :

C'est le jour de la relève, nous sortons de la plume à 5h 1/2 pour être prêts à l'arrivée du 3^{ème} bataillon. Comme M. Serrière n'est pas encore remplacé, M. Buffon va rester au bois. Je pars donc vers 7h 1/2, passe à Palameix prendre Vidal et nous rentrons tous deux vers 9h. Je suis tout mouillé de sueur. Après avoir changé, je vais passer la visite. Le tantôt lessive car demain j'ai envie d'aller voir Octave qui m'a écrit être pour 8 jours à Montfaucon en remplacement du capitaine de la 5^{ème} parti en permission. Je demande l'autorisation à M. Masson qui me l'accorde et me dit de faire un laissez passer pour le faire signer au Colonel. En cinq sec, le papelard est prêt et je le porte à l'adjudant Roger qui le fera signer. Decens m'a rapporté des nouvelles.

Mercredi 26 janvier :

Je me lève d'assez bonne heure, me prépare et va chercher mon laissez passer qui est prêt. Je donne un coup de main à l'équipe pour passer la visite et en route pour le Grand Monthairons. Les chemins sont atroces mais enfin ça roule quand même. Entre Génicourt et Ranzières, je rencontre Déghey qui revient de permission. Je descends de vélo pour causer un peu et il me remet une carte lettre que Camille lui a donnée avant son départ. Ça me fait bien plaisir d'avoir des nouvelles fraîches. Après quelques instants d'entretien, nous reprenons chacun notre route. Je passe à Génicourt où est la Division puis on m'indique la route de Villers sur Meuse et de là le Grand Monthairons. A l'embranchement de la route de Troyon à Villers, la route est très mauvaise, c'est un va et vient continu de camions et d'autos. Je traverse des prairies superbes qui commencent déjà à reverdir. Le débordement de la Meuse a laissé tout le long des remblais des amas de joncs, de bois etc... Je remarque que tous les ponts ont été détruits et cela sans doute au mois de septembre 1914 lors de l'invasion. J'arrive donc au Grand Monthairons vers 10h 3/4 et retrouve là les pères de 5 enfants qui avaient quitté le 47^{ème} la veille. Tous m'appellent, me serrent la main et me demandent ce que je viens faire ici !! J'aurais bien voulu venir les retrouver et rester avec eux car

à 15 km du front, être employé à la réfection des routes, ça pourrait marcher. Trouvant là un sergent du 33^{ème}, je le prie de m'indiquer où se trouve Octave et comme il fait pote avec lui, ça tombe bien. J'arrive donc à la dernière maison du patelin, une belle boîte où ces messieurs que je trouve en conseil sont très bien instal-



lés. Après les présentations, nous passons à la cuisine où nous dégustons un verre de vin blanc puis en place pour le déjeuner. Mon appétit assez aiguisé par la route et l'air pur du dehors est difficile à apaiser mais comme la table est bonne, j'y arrive tout de même. Après le déjeuner, nous allons faire une petite balade en fumant un bon cigare puis l'heure de la séparation arrive à 3h moins le quart après avoir bu une dernière rasade. J'enfourche le vélo et prend le chemin du retour. Avant mon départ, Octave reçoit un ordre pour envoyer le lendemain 45 hommes de sa compagnie au 120^{ème} territorial. Ce régiment comblera le vide par des pères de 5 enfants. Ceux du 33^{ème} sont des classes 93-94. En rentrant le soir à Ranzières, j'apprends qu'il vient d'arriver 3 sous-officiers du 33^{ème} dont un qui est chirurgien dentiste et doit remplacer le sergent Millot parti ce matin pour Ancemont. Je rentre à Ranzières vers 5h un peu avant la tombée de la nuit.

Jeudi 27, vendredi 28 janvier :

Je vais soigner le nouveau capitaine de la 4^{ème} M. Jorry Prieur arrivé depuis peu. Il a du rhumatisme et garde le lit. Je me présente et nous faisons connaissance, il est très gentil. A 2h, je vais à la séance de chlore et fais la bêtise de prendre mon vieux bâillon pour ne pas éreinter mon Tambuté (?) mais j'en ai bien regret car je respire du chlore et tousse comme un malheureux tout le reste de la journée.

Samedi 29 janvier :

Ça va mieux mais ne suis pas encore très bien, malgré tout j'ai bien dormi. 86 hommes du Dépôt du 47^{ème} de St André, classes 89-90-91-92, viennent comme renfort, entre autres Doucet Alcibiade. Ils ont tous l'air d'être très malheureux. Nous recevons un nouveau masque TN.

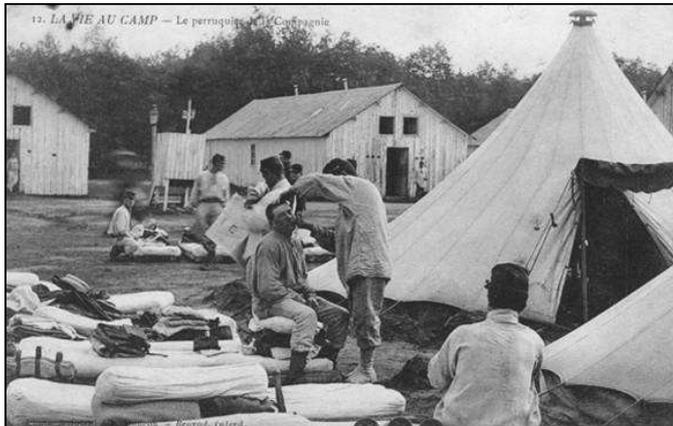
Dimanche 30 janvier :

Les hommes de renfort viennent passer la visite, il y en a de drôles dans le tas mais la plupart sont solides. Je reçois une lettre de Camille qui m'apprend que le père Jacqueline nous a quittés. La perte n'est pas bien grosse mais il me rendait encore service pour faire mes petites tailles.

Lundi 31 janvier :

Il gèle un peu et la journée s'annonce belle, les aéros viennent de bonne heure et les Boches les reçoivent à coups de marmites bien entendu. Nous apprenons que les Boches sont allés en zeppelins bombarder Paris. Il y a 25 morts et 27 blessés et naturellement pas mal de maisons démolies. Il est probable que nos projecteurs et nos canons contre avions faisaient bonne garde pour avoir laissé ce dirigeable venir sur Paris. Enfin ça va faire ouvrir l'œil. M. Buffon évacue toujours, aujourd'hui, il en part 6 plus M. Dupont qui vient de prendre une bronchite aiguë et congestion. C'est bien embêtant pour nous de changer sans cesse de médecins et d'être obligés de se refaire à de nouvelles figures. Quelques vieux du renfort arrivés avant-hier viennent

à la visite, M. Buffon en a pitié et 3 d'entre eux sont désignés pour remplacer le 1^{er} un planton du Colonel (Lhuillier versé service auxiliaire), le 2^{ème} un perruquier à la 3^{ème} Cie (Toussaint évacué), le 3^{ème}, un homme du 3^{ème} bataillon qui faisait la lessive d'une Cie.



Un de ces trois hommes s'était même proposé pour infirmier et à un certain moment, nous avions peur que M. Buffon en relève un de nous, du reste il en avait parlé. Enfin tout est arrangé pour cette fois. Hier il y a eu un poilu de la 12^{ème} Cie de marine blessé au bois de Fayes par un ricochet de balle, lui pénétrant dans l'œil. Aujourd'hui canonnade intense, nos pièces ont tiré toute la journée. Nous étions même prévenus d'un tir de représailles possible vers 3h. Heureusement il n'en fut rien. J'ai peur d'avoir la grippe car un violent mal de tête m'attrape après le déjeuner et suis mal à mon aise tout le reste du jour. Malgré cela à l'heure du souper ça va un peu mieux et dîne assez bien.

Mardi 1er février :

Journée assez calme, la visite est encore assez nombreuse, il y a un évacué.

Les hommes versés dans l'auxiliaire par le Conseil de Réforme du 29 dernier partent aujourd'hui sur le Dépôt, ils sont bien contents. Ce soir nous apprenons qu'il nous arrive un médecin aide-major. J'ai pris une bonne douche et profite des deux jours que nous restons en plus pour faire ma lessive, de façon à ce que tout soit propre en montant le 4. Le médecin annoncé n'arrive pas ce soir.

Mercredi 2 février :

M. Buffon passe la visite en attendant que M. Masson descende des avant-postes. Ce dernier arrive vers 10h et M. Buffon et Maréchaux ne monteront qu'après déjeuner. Dans la matinée, un message téléphonique avise le médecin que M. Weil ne viendra pas (c'était le nom de l'attendu) et qu'il sera remplacé par M. André, celui qui est déjà venu pour remplacer M. Gibert et qui n'était pas resté. En effet vers onze heures, une voiture d'ambulance auto amène M. André. Il n'en paraît pas plus enthousiasmé que la 1^{ère} fois.

Vers 1h 1/2 M. Buffon veut essayer d'aller aux avant-postes à cheval. Cousin lui selle la petite jument de M.

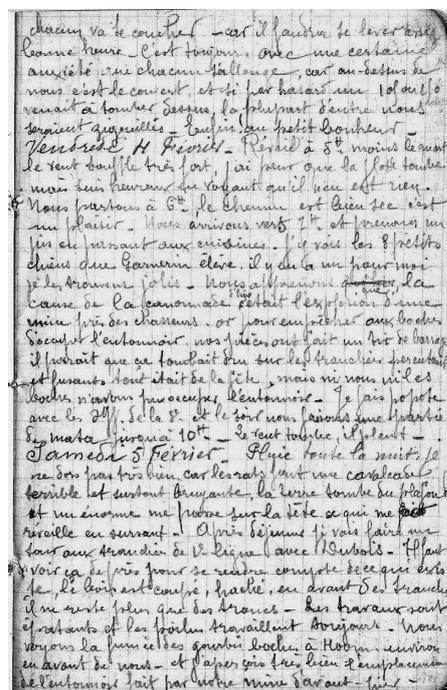
Serrière mais ça ne marche pas et il revient peu après son départ en conduisant la bique à la bride. Il a manqué de se casser la figure aussi il renonce à l'équitation et part à pied. N'ayant pas beaucoup d'ouvrage, nous allons aux pissenlits avec l'ami Vidal, nous en trouvons une bonne petite salade. Reste de la journée calme.

Jeudi 3 février :

Légère gelée ce matin, la journée s'annonce belle. Nous passerons la visite avec M. André. Les malades sont assez nombreux et tout se passe bien. Après déjeuner, nous allons chercher une bonne salade puis en rentrant je prépare un peu mon fourbi pour être prêt à monter au bois demain. J'écris à Messieurs Larouette, Truffaut et à Camille. Vers 4 h, plusieurs de nos aéros viennent faire quelques tours au-dessus des lignes, ce sont des appareils très rapides puis reviennent survoler nos batteries, ces dernières se mettent à tirer et toutes ensemble, c'est une belle canonnade, ça dure une demi-heure et le tir doit être repéré par les avions car ceux-ci ne cessent d'aller et venir des lignes aux pièces.

Ensemble tout rentre dans le calme. Vers 5h 1/2 on nous prévient qu'un tir de représailles est probable de 18h à 19h. Nous nous mettons à table et cassons la croûte pour être sûrs que cet ouvrage sera fait. Puis de nouveaux ordres arrivent et la pièce de marine (140) tire 15 ou 20 coups, c'est elle qui va nous amener des ennemis. Nous organisons le gourbi puis après avoir mis le casque et passer le sachet contre les gaz, nous attendons le mouvement.

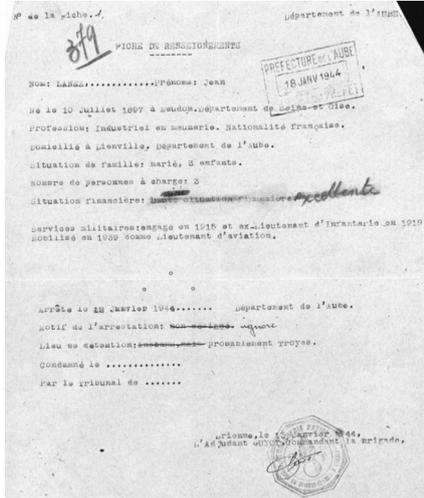
Vers 8h, tout étant calme chacun va se coucher car il faudra se lever d'assez bonne heure. C'est toujours avec une certaine anxiété que chacun s'allonge car au-dessus de nous c'est le couvert et si par hasard un 105 ou 250 venait à tomber dessus, la plupart d'entre nous seraient zigouillés. Enfin, au petit bonheur.



A suivre

LANEZ Jean

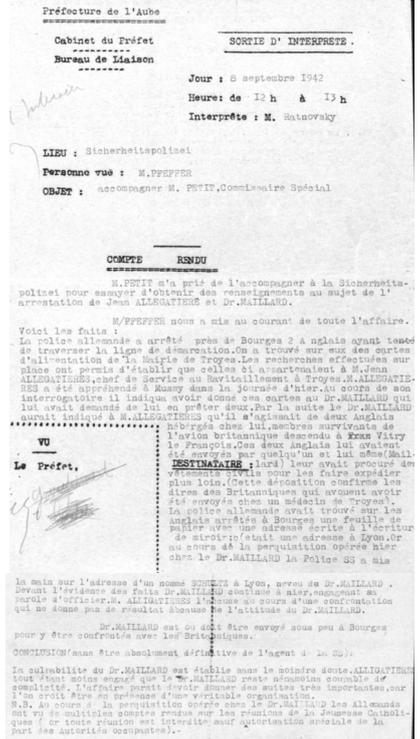
né le 10 juillet 1897 à Meudon (Seine et Oise), marié, trois enfants, directeur des Ets de meunerie Brisson-Dauthel à Brienne le Château et fils d'un des administrateurs du « Bon Marché ». Chef du secteur Piney-Brienne de l'armée secrète, il est arrêté le 12 janvier 1944, alors qu'en compagnie de son épouse, il se rend à son travail. Mis au secret pendant 40 jours rue Hennequin, il sera transféré à Châlons puis Compiègne d'où il est parti le 27 avril 1944 (« convoi des déportés tatoués ») et est arrivé au KL Auschwitz Birkenau (matricule 185846), puis Buchenwald (matricule 53806) et enfin Flossenbürg. Il atteint le dernier degré de l'épuisement au début de janvier 1945. Se traînant difficilement pour répondre à un appel, une brute tombe sur lui à coups de matraque et le laisse à terre inanimé. Il survit encore 8 jours, étonnant ses compagnons par son courage, ses derniers mots étant « Tenez bon... Tenez bon ». Il est décédé le 15 janvier 1945 à midi.



D'autres qui ont été libérés comme :

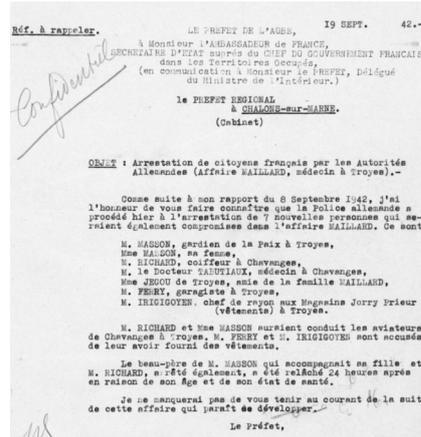
MAILLARD Jean-Pierre

né le 8 février 1908 à Troyes, chirurgien. Il a été arrêté le 7 septembre 1942 pour motif : aide à aviateurs alliés, réceptions, hébergements et évasions d'aviateurs anglais. Il a été déporté à Hinzert (matricule 6366), puis Breslau, puis Gross Rosen, puis Leitmeritz, puis Wittlich et enfin Flossenbürg. Il a été libéré le 23 avril 1945 à Flossenbürg.



PARVENCHERES Louis

né le 18 novembre 1890, Commissaire de police. Il est arrêté le 12 mai 1944 à Troyes pour motif : confection de fausses cartes d'identité pour la Résistance. Il est parti le 15 juillet 1944 de Compiègne et est arrivé le 18 juillet 1944 au KL Neuengamme (matricule 36885). Il est décédé le 17 novembre 1944 à Neuengamme.



TABUTIAUX

Jean

né le 23 avril 1913 à Maucourt (Meuse), Docteur en médecine. Il a été arrêté le 17 septembre 1942 à Chavanges pour motif : aide à aviateurs alliés. Il a été déporté à Hinzert, puis Breslau et Flossenbürg. Il a

été libéré le 23 avril 1945 à Flossenbürg.

MERLINGE Octave

né le 1^{er} mai 1902 à Sallanches (Haute-Savoie), marié, cinq enfants, Intendant militaire. Il a été arrêté le 18 janvier 1943 à Troyes pour suspicion d'appartenance au Réseau Kléber Nord (Uranus). Il est parti de Compiègne le 17 janvier 1944 et est arrivé au KL Buchenwald le 19 janvier 1944 (matricule 42641), puis Mauthausen. Il a été libéré le 5 mai 1945.

MONSACRE Fernand

né le 20 novembre 1890 à Badecon-le-Pin (Indre) notaire et homme politique. Il est un temps président de la chambre départementale des notaires. Conseiller général en 1928, il est élu sénateur en 1938. En 1940, il vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, mais entre rapidement dans la Résistance au sein du mouvement « Ceux de la Libération ». Il est arrêté sur dénonciation le 11 juin 1943 déporté à Buchenwald et meurt le 9 mars 1944



CASSE Robert

né le 3 juin 1901 à Paris, marié, deux enfants, Docteur en médecine. Il a été arrêté le 14 avril 1944 pour motif : soins aux résistants blessés et malades. Il est parti le 4 juin 1944 de Compiègne, et est arrivé le 7 juin 1944 au KL Neuengamme (matricule 33485). Il a été libéré en avril 1945.

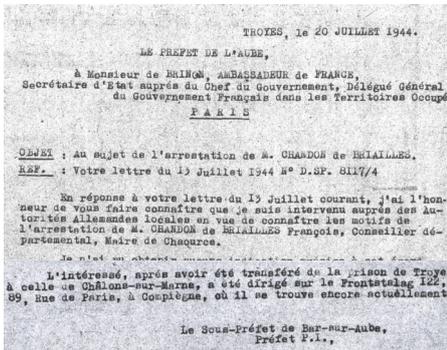
CHANDON DE BRIAILLES François

né le 30 juin 1892 à Paris (7ème), célibataire, propriétaire exploitant et maire de Chaource en 1940.

Il est arrêté le 16 juin 1944 en qualité d'otage. Incarcéré à Troyes puis transféré à Chalons sur Marne il est parti le 15 juillet 1944 de Compiègne et est arrivé le 18 juillet 1944 au KL Neuengamme, matricule 36711 puis Theresienstadt, puis Brezani. Il est libéré en mai 1945.



LE REGRETTE COMTE FRANÇOIS CHANDON DE BRIAILLES MAIRE DE CHAOURCE EN 1940



MUTTER André

né le 11 novembre 1901 à Troyes, homme politique et résistant français.



Pendant la Grande Guerre, à l'âge de 17 ans, il fut placé en surveillance par les autorités allemandes, en Belgique, où il faisait ses études. Marié en 1924, il est père de cinq enfants. Licencié en droit, il est avocat au barreau de Troyes en 1929.

Il fit la guerre de 1939-1940, comme lieutenant, à la 8^{ème} armée, en Alsace. Entré dans la Résistance dès fin 1940, il fut arrêté par la Gestapo le 9 octobre 1941, emprisonné à Troyes, puis à Fresnes, déporté dans une forteresse à Nuremberg pendant six mois puis transféré dans un camp de concentration près de Trèves. Libéré, faute de preuves, le 15 août 1942, il reprit son activité dans la Résistance. La Gestapo vint le reprendre le 11 novembre 1943, mais il put s'échapper et gagner Paris. Lenormand, alors Président de « Ceux de la Libération », lui confia le commandement militaire de la subdivision parisienne P.4. Le 9 février 1944, à la suite de nombreuses arrestations, il prenait la direction du Mouvement « Ceux de la Libération Vengeance » et entra, à ce titre, au Conseil National de la Résistance. Il se voyait confier la présidence de la Commission des Colonies et le secrétariat général de ce ministère par intérim. Il consacra au Mouvement toute son ardeur et sa combativité et réussit, avec le concours d'amis dévoués, à réaliser une action féconde et à donner au Mouvement C.L.V une place d'honneur. Il a été aussi membre du Comité de Libération de l'Aube et a été nommé adjoint au maire. Il est décédé le 24 décembre 1973 à Ambilly (Haute Savoie).

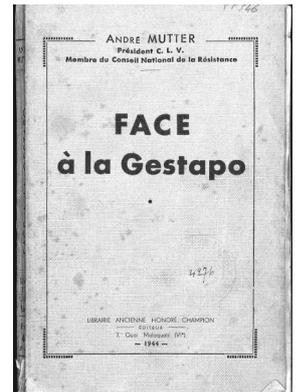
Préface d'André MUTTER « Face à la Gestapo »

« Souvenir et témoignage »

Ce livre, écrit par un Français qui fut comme des milliers d'autres, une victime de la Gestapo allemande, ne veut être qu'un souvenir et un témoignage.

Souvenir d'emprisonnement, de déportation, de forteresse et de camp de concentration avec toutes ses épreuves physiques et morales.

Souvenir vécu d'un homme cloîtré des mois et des mois dans une cellule, rayé du monde extérieur, de sa



famille et de sa patrie, seul à seul avec lui-même, avec des réactions bien diverses devant la souffrance, la solitude et la mort. Heures sombres, moments troubles, élévation mystique, abatement profond, relèvement volontaire. Souvenir qui ne s'effacera ja-

ôte à l'ordre de la Division n° 1416 du 17 9 40 du Gdt de C.A. Koenig, Chef d'Etat-Major...
Office de Valenciennes qui faisait la double...
l'été pour assurer le commandement de la...
région militaire P.4. A donné des heures de...
travail hebdomadaire et de son temps de...
dangereux. Arrêté depuis lors, restant en...
libération, a pris la présidence du mouvement...
« Ceux de la Libération Vengeance » qui a...
deux les circonstances les plus délicates et les...
plus dangereuses pendant les journées de la...
libération de Paris du 14 au 25 août 1944. a...
combattu les armes à la main et fut de...
force, à la tête d'une poignée de volontaires...
l'armement de munitions des troupes...
de la circulation complète d'objets de guerre...
de guerre avec table d'argent.

Attaqué à l'ordre du Chef d'Armée...
Président du Gouvernement provisoire de la République française...
« Ce qui avait travaillé en tant que...
des décembre 1940. De l'ordre de...
d'abandonner, a servi d'exemple à tous...
et camarades dont il fut le guide sûr...
l'unité et d'ordre en Allemagne, a continué...
dans des conditions les plus difficiles à...
le moral de ceux qui l'entouraient...
cette citation comporte l'attribution de la...
Ordnung de guerre 39 avec étoile de vermeil.

mais d'une vie si brutalement marquée dans son corps et dans son âme au fer rouge d'une épreuve insoupçonnée.

Témoignage aussi de faits vivants, rapportés dans leur plus stricte réalité.

Témoignage en face d'une Gestapo, instrument de politique et de répression, sans honneur, sans scrupule et sans pitié, dont l'unique mission était de briser physiquement et moralement les adversaires réels ou prétendus du régime hitlérien, pour qu'ils demandent grâce ou disparaissent.

Témoignage devant le Tribunal du Monde au nom des milliers d'hommes et de femmes qui ont souffert par Elle, qui sont morts par Elle, et qui se lèvent aujourd'hui pour demander Justice.

Un excellent ami, d'origine alsacienne, qui fut un compagnon de « bagné », M. Thanner Maurice, premier juge au Tribunal de Commerce de Belfort, chevalier de la Légion d'honneur, a mis à ma disposition ses notes et souvenirs personnels, et j'en ai fait largement état.

Je dédie ce livre aux patriotes martyrs et spécialement aux soixante sept Français qui se retrouvèrent avec moi au camp de concentration d'Hinzert, avant de rentrer en France après onze mois de captivité, sans preuve et sans jugement.

Nous avons tous vécu la même épreuve, nous avons tous monté le même calvaire. Notre témoignage sera le même, aussi vrai, aussi accablant, aussi impitoyable. »

Il y a aussi ceux qui ont réchappés in-extrémis aux convois comme :

CASATI Ennemon

proviseur du Lycée de Troyes et membre de l'équipe régionale EDF (il était même venu inaugurer les coins de patrouilles boulevard Barbusse lors d'activités clandestines pendant la guerre) était sous l'occupation, préfet désigné de la résistance. Il a été arrêté en juillet 1944 puis transféré à Compiègne via Chalons sur Marne après un court séjour à la prison de Troyes. Le 24 août 1944, il s'apprête à quitter Compiègne, ultime étape avant les camps de la mort, mais par chance, le train dans lequel il se trouve sera bloqué à Péronne où les américains entreront le 1^{er} septembre.

Christelle Delannoy

Sources :

A.D SC4211, 112PL53, PP346, BP2958, 112PL36, BP3023, BP2117, BP2959, 3R698, 4E387 552, 3R654, BP1272

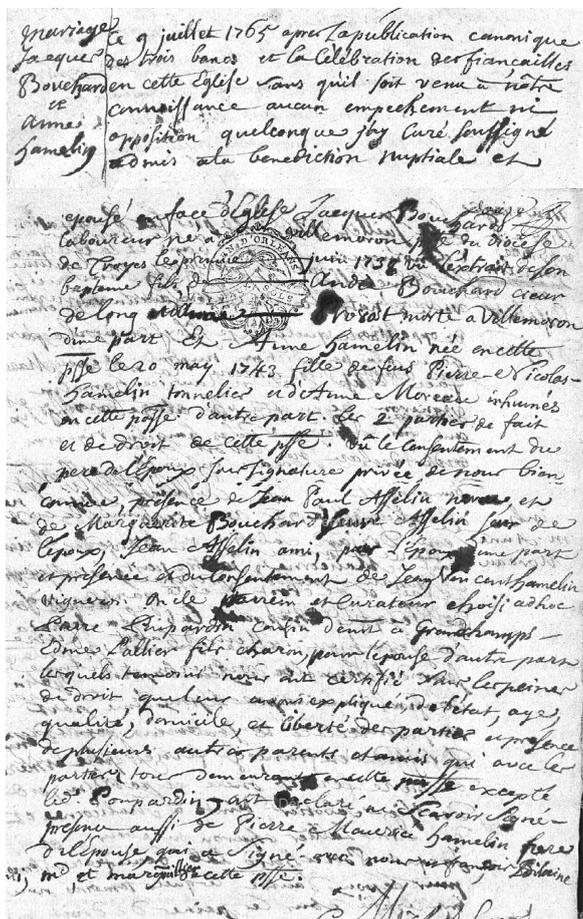
GLANES

x à Saint Maurice sur Aveyron - Loiret

Le 9 juillet 1765 après publication canonique des trois bans et la célébration des fiancailles en cette Eglise sans qu'il soit venu à notre connaissance aucun empêchement ni opposition quelconque jay Curé soussigné admis à la bénédiction nuptiale et épousé en face d'Eglise Jacquard Bouchard laboureur né à Villemoron du diocèse de Troyes le premier juin 1738 vu l'extrait de son bapteme fils de André Bouchard cieur de long et Anne Prévost morte a Villemoron d'une part Et Anne Hamelin née en cette paroisse le 20 may 1743 fille de feus Pierre Nicolas Hamelin tonnelier et Anne Moreau inhumés en cette paroisse d'autre part les 2 parties de fait et de droit de cette paroisse. Vu le consentement du père de l'époux fait signature privée de nous bien connue, présence de Jean Paul Asselin neveu, et de Marguerite Bouchard veuve Asselin seur de l'époux, Jean Asselin ami, pour l'époux d'une part et présence et du consentement de Jean Vincent Hamelin vigneron oncle parrein et Curateur choisi adhoc, Parre Poupardin cousin demt à Grandchamps, Edme Lallier fils charon, pour l'épouse d'autre part lesquels temoins nous ont certifié sous les peines de doitexpliqué de, age, qualité, domicile, et liberté desparties et présence de plusieurs autres parents et amis qui avec les parties tous demeurant en cette paroisse excepté les Poupardin, ont déclarés ne scavoir signé présence aussi de Pierre Maurice Hamelin frère de l'épouse qui a signé avec nous François Delaine md et Marguillier de cette paroisse.

Source : A.D. Loiret MI 1761 – 1770

Françoise LERY-RAMELOT A. 1908



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom *Beugnot*
 Prénoms *Théophile Edme*
 Grade *Vétérinaire principal*
 Corps *1^{re} Armée*

N^o Matricule: { au Corps. — Cl.
 au Recrutement.

Mort pour la France le *27 mars 1915*
 à *Signy-en-Barrois (Meuse)*
 Genre de mort: *pneumonie et urémie*
maladies contractées en service
 Né le *28 février 1858*
 à *Sagesse* Département *Aube*

Anc^o municipal (P^o Paris et Lyon), à défaut ras et N^o.

Jugement rendu le _____
 par le Tribunal de _____
 acte d'engagement transcrit le *27 mars 1915*
 à *Signy-en-Barrois*
 N^o du registre d'état civil _____

Théophile Edme BEUGNOT

Vétérinaire Principal « mort pour la France »

Par Alain HUGEROT A. 2349

1 ° Le contexte :

En ces temps de commémoration du premier conflit mondial, rendons hommage

aux morts de 1915 avec l'évocation des métiers « périphériques » au conflit armé, mais ô combien nécessaire pour la logistique de l'effort de guerre. Les animaux en général, chevaux, chiens, ânes sont au cœur même du conflit et partagent le quotidien des hommes dans les tranchées, leurs déplacements et sont des blessés, des blessures, du ré-



Troyes - Réquisition des chevaux

confort, et font dans les mois de guerre, partie de la vie comme au début du siècle encore dans toutes nos campagnes, toutes nos fermes, et certains seront même décorés et mis en avant parfois à des fins de propagande.



Pendant la première guerre mondiale, on estime à 134 vétérinaires qui décéderont sous les drapeaux avec mention « Mort pour la France » sur les 2700 vétérinaires ayant participé au conflit. Dans chaque régiment d'artillerie, deux à trois vétérinaires d'active assurent les soins pour plus d'un millier de chevaux, qui tirent sur tous les terrains des canons, majoritairement de 75 mm, mais aussi de 120 ou 155 mm. D'autres vétérinaires sont répartis dans des régiments du Génie, des escadrons du train, l'Ecole d'Application de Cavalerie de Saumur.

On estime à environ 1,880 million de chevaux employés et 1,150 million morts pendant la Grande Guerre, dans les fonctions d'attelage, cavalerie, messagers, liaison, courriers, etc. Le lourd tribut payé par tous ces chevaux a été quelques peu occulté par l'ex-



traordinaire développement des engins motorisés qui les ont progressivement remplacés. Des auteurs, témoins et acteurs de ce conflit, tel Maurice Genevoix, cite bien souvent ces animaux dans son ouvrage « Ceux de 14 ». Les vétérinaires ont été submergés dès le début de la Guerre 14-18, à un pour mille chevaux à soigner étant donné les pertes, blessures, soins à dispenser pour des animaux non prêts à ces fonctions dans un début de guerre initialement prévue de courte durée.

Le Général CHERFILS notait

« le défaut de surveillance, l'abus des allures excessives, le maintien inutile du harnachement et parfois de son cavalier sur le cheval au repos, une mauvaise alimentation, le défaut d'abreuvement, d'abri, de litière, de ferrure... « C'est très bien d'acheter partout des chevaux, ce serait mieux de ne pas laisser périr faute de soins ceux que nous avons ».

L'écrivain Urbain GOHIER écrit :

« Si merveilleux que soit notre canon de 75, il ne servirait pas à grand chose s'il n'y avait pas de



chevaux pour l'amener en position ». Lors de la traversée de villages, il fut parfois décidé de confier à des paysans, par l'intermédiaire de leur municipalité, les chevaux fourbus ou légèrement blessés. Ce principe se révéla positif car il permit de récupérer des chevaux en forme avec un léger débours de l'armée pour le paysan qui s'était occupé de remettre le cheval en état. Cependant, l'armée n'étant pas toujours prête à garantir les frais d'entretien de ses montures ainsi confiées à des paysans, certains ne prirent donc pas

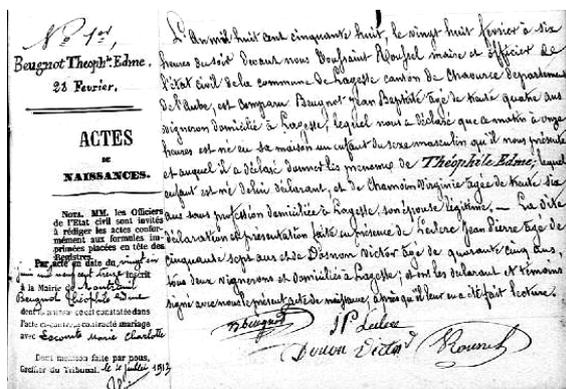
grand soin des chevaux dont on leur confia la charge.

Un soldat anglais raconte ainsi le fait d'arme d'un cheval ayant sauvé la vie de son cavalier :

« Un jour, au cours d'une violente action, son cavalier fut envoyé à terre, atteint d'une balle. La troupe était en marche à ce moment. Lorsque le cavalier vint à toucher le sol, le cheval s'arrêta alors, souleva l'homme avec ses dents par ses vêtements et se rendit avec son fardeau près d'un groupe d'autres cavaliers. Le cavalier fut de là transporté à une ambulance de première ligne, où le docteur assura que, si ce blessé avait séjourné quelques heures sur le sol, sans soins, il serait inévitablement mort ».

2° L'homme :

Théophile Edme BEUGNOT est né à LAGESSE, en 1858. Fils de Jean-Baptiste, vigneron et de Virginie CHAMOIN.



Hôpital St Charles à Commercy où décéda Beugnot

A 22 ans, il sort de SAUMUR après l'Ecole de Maisons-Alfort en 1879. Il devient Directeur du Service Vétérinaire du 13^{ème} Corps d'Armée et est nommé Vétérinaire Principal de 1^{ère} Classe (A) en février 1915, affecté à la 1^{ère} Armée, ce qui correspond au grade de général pour l'Armée, soit pour le cas présent, le grade le plus élevé dans la fonction (grade de Général et fonction d'Inspecteur). Il décédera un mois plus tard, le 27 mars 1915, à Ligny-en-Barrois, à l'âge de 57 ans. Il est déclaré mort pour la France et fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Il décédera de « maladie contractée en service, pneumonie et urémie ».

Il est délicat de formuler un diagnostic bactériologique précis plus avant, néanmoins on peut proposer un scénario clinique assez commun malheureusement d'enchaînement de facteurs de risques ayant conduit à son décès. Les vétérinaires actuels sont exposés à des dizaines de maladies reconnues professionnelles (brucellose, pasteurellose, tularémie, psittacose, leptospirose, rickettsiose, etc...) ce qui n'était pas du tout le cas pendant la Première Guerre Mondiale.

Il faut imaginer les circonstances de travail et de vie, loin de nos blocs aseptisés : poussière, sciure, excré-

tats de toutes sortes, glaires, urines, sang, chocs thermiques, poils, avec une qualité des eaux de boisson, lavage, soins, véhiculant et favorisant la prolifération de toutes sortes de germes. Tout cela par proximité quotidienne, exacerbait et facilitait la survenue d'hypersensibilité bronchique, rhinopharyngée et sollicitait et affaiblissait l'immunisation potentielle.

Dès lors une infection bronchique ou pulmonaire, même à germe dit banal, pouvait s'étendre, se chroniciser diffuser et s'enkyster sur un lobe pulmonaire avec extension bilatéralement aux deux poumons. S'en suivait une carence en oxygénation du sang progressive (hypoxie), fatigue et difficulté à respirer (dyspnée) conduisant à une pneumopathie hypoxémiante.

En l'absence d'antibiotiques en 1915, l'évolution se fait inéluctablement vers la septicémie, dans des délais variables, de quelques heures à quelques jours, avec une atteinte globale de l'organisme, dont les reins sont parmi les premiers à souffrir avec le foie, conduisant à une insuffisance rénale, un blocage de la fonction d'élimination des déchets du rein, d'où l'augmentation toxique d'urée dans le sang ou urémie.

C'est ce mécanisme infectieux, qui, quel que soit le germe en cause, a conduit au décès de Théophile BEUGNOT, par « pneumonie et urémie », dans un cortège de toux grasses, difficultés respiratoires, fièvre, frissons, puis fatigue extrême, alitement, prostration, peut être délire, puis phase d'altération de la conscience et coma et décès.

Je signale ci-dessous quelques références consultables via internet.

- <http://www.histoire-medecine-veterinaire.fr/wp-content/uploads/2014/02/Bull-soc-fr-hist-med-sci-vet-2008-10.pdf>
- <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/54200>
- <http://httpdupuyblogspot.com.unblog.fr/2013/09/11/les-chevaux-pendant-la-guerre-14-18-fin/>
- http://sfhmsv.free.fr/SFHMSV_files/Textes/Activites/Bulletin/Txts_Bull/B8/10_dumas_bull08.pdf

(Excellent article 2008 d'Emmanuel DUMAS vétérinaire)

CLAIRVAUX

L'ÉDUCATION CORRECTIONNELLE AU XIX^{ème} siècle

Par Christelle DELANNOY

Créée en 1808, accueillant son premier détenu en 1814, la maison centrale de force et de correction de Clairvaux ouvrit son quartier des mineurs dès les années 1820. Avec une capacité de 400 places, elle constituait un premier progrès puisqu'elle séparait les détenus mineurs des adultes. Aussi sinistre qu'apparaisse cette réalité, les gamins y sont enfermés dès l'âge de 7 ans. Les centres d'éducation correctionnelle constituaient une solution simple et radicale tant pour assurer la sécurité des « honnêtes gens » que pour occulter des rues les Rémi sans famille et autres Gavroches. Mais les juges ont la main lourde, de longues années de détention leur sont infligées pour des larcins dérisoires voire même pour mendicité et vagabondage. Les registres d'écrou conservent un peu de l'histoire de ces gamins des rues abandonnés ou orphelins, les petits traîne-misère si nombreux au XIX^{ème} siècle et qui tentaient de survivre. Ces registres couvrent la période de 1850 à 1864, on peut y lire : Pierre Schmidt, un enfant de 10 ans amené de Vitry-le-François, déclaré coupable de mendicité et condamné à la détention jusqu'à ses 18 ans. Un autre, Auguste Binet, petit bonhomme de 10 ans et d'1m30, la frimousse pleine de taches de rousseur, les yeux châtain, y fait son entrée pour 8 ans de détention suite à un vol. Il y a aussi Auguste Gauthier, 7 ans, jeune vagabond interpellé à Avallon et condamné à la prison jusqu'à ses 18 ans. Louis Collat, 10 ans, déclaré coupable d'avoir dérobé une bouteille de liqueur à un cabaretier. Placide Bablin, 12 ans, purgeant 3 ans pour avoir volé 4,50F à la veuve Martin. Jean-Baptiste Renneville, 7 ans, condamné à être enfermé 11 ans pour « des vols sans discernement ». Louis Lesneur, un jeune rémois de 14 ans, puni de 6 ans de détention pour un vol de peaux de lapin et de renard. Et puis tous les autres dont les noms noircissent à n'en plus finir les registres, criminalisation de la misère, sanctions démesurées.



LES COLONIES PENITENTIAIRES

Face à une population permanente de plus de 300 mineurs, dont une section pour les filles, le législateur et les responsables de l'administration pénitentiaire ont tenté la mise en œuvre d'une politique d'insertion sous forme de colonies pénitentiaires. Après des débuts très pragmatiques, elles furent assujetties en 1850 à un règlement général revu et corrigé en 1869. Définies com-

me une « insertion par le travail », réservées aux adolescents « posant le moins de problèmes », elles ont pour objectif de leur assurer une formation générale, lecture, écriture, calcul et un enseignement professionnel orienté vers l'agriculture et l'horticulture. Leur gestion était soit totalement publique c'est-à-dire gérée comme des annexes des centres d'éducation correctionnelle notamment aux Forges Saint-Bernard et à Arconville, ou soit semi-privée en confiant un contingent ou individuellement, des jeunes détenus à un particulier, généralement un propriétaire de domaine agricole ou son fermier. Chargé d'organiser le gîte, le couvert et la formation des détenus, il percevait une indemnisation de l'Etat sous forme de prix de journée et conservait le bénéfice d'une main-d'œuvre pratiquement gratuite. En théorie, les colonies pénitentiaires s'inscrivent dans une volonté de progrès. La réglementation qui les accompagne montre un vrai souci de protection et d'éducation de l'enfance. Si les enfants des rues restent sanctionnés par la prison pour être nés miséreux et avoir tenté de survivre, le législateur s'efforce de leur ébaucher un autre avenir. Le règlement des colonies pénitentiaires interdit absolument les châtements corporels, préconise les récompenses et les justes rémunérations des jeunes détenus, et fixe comme priorité l'éducation, principalement morale et religieuse. Sur le terrain, l'esprit de la loi est, pour le moins, mis à mal comme le prouvent les rapports d'inspection, les rappels à l'ordre, les sanctions aux gardiens et la fréquence des évasions. Les inspecteurs de l'administration pénitentiaire dressent des bilans calamiteux des conditions de vie, d'hygiène et de travail des enfants.

LA COLONIE DES MÉES

Pour exemple la colonie privée des Mées, située entre Bayel et Bar-sur-Aube, était entourée d'une centaine d'hectares dévolus à la culture des céréales et de la vigne ainsi qu'à l'élevage du mouton et accueillait 37 détenus de 10 à 18 ans. Le propriétaire, un notaire, avait confié la direction de la colonie à son fermier qui secondait un surveillant. Hormis le régime alimentaire qui recueille les éloges de l'inspection, rien n'est conforme au règlement, encore moins à l'esprit de la loi. Les dortoirs sont insuffisamment éclairés, les deux cellules de punition, trop petites et sans ventilation. Les conditions d'hygiène sont du même ordre, aucune baignoire pour les deux bains chauds annuels que le règlement prévoit pour chaque enfant. La garde-robe est indigente, surtout pour l'hiver. Quant à l'enseignement, l'instituteur de Voigny vient deux fois par semaine en hiver et plus rarement en été. Deux ou trois enfants seulement connaissent les quatre opéra-

tions et encore de façon insatisfaisante. Quatre ou cinq peuvent, tant bien que mal, rédiger une lettre à leur famille. Ils ne reçoivent aucune notion d'histoire ni de géographie. L'instruction professionnelle se limite à celle des soins à donner au bétail. Les méthodes sont directement mises en cause. Le directeur de Clairvaux fustige des punitions trop sévères et disproportionnées. Il cite l'exemple d'un jeune mis en cellule avec les menottes pour s'être montré d'une insolence grossière à l'égard de la femme du directeur. Il signale en parallèle, l'absence de tout système de récompense pécuniaire. Face à toutes ces remarques, le propriétaire avait rétorqué, comme tous les autres, que l'indemnité journalière versée par l'Etat ne permettait pas de se conformer aux exigences du règlement.

LA FERME DE LA BORDE

A huit kilomètres de là, la ferme de la Borde constituait une annexe des Mées. Une dizaine d'enfants y étaient détachés, effectuant chaque jour l'aller-retour à pied, par tous les temps et bien que la distance excède largement les cinq kilomètres maximum prévus officiellement. Les rappels de l'administration ont finalement été pris en compte par le propriétaire qui y a installé un dortoir. Le gardien était logé sur place mais dans un autre bâtiment. D'où les inquiétudes du directeur de Clairvaux signalant que les jeunes détenus dorment à deux par lit, sans surveillance. Globalement, ce petit groupe semble mieux traité qu'à la ferme des Mées. Le rapport d'inspection se félicite qu'à l'époque des moissons, chacun des jeunes ait droit à une ration quotidienne de trois-quarts de litre de vin, ce qui était mieux que ce qui était prévu. Mais en 1881, le 16 novembre à 6h30 du matin, les dix enfants s'évadent. Trois d'entre eux sont repris le jour même et expliquent que ce mouvement collectif répondait aux sévices infligés par le gardien. La veille, il avait déchiré l'oreille de l'un d'entre eux en lui coinçant la tête entre ses genoux puis en le frappant avec les poings et un bâton. Effectivement, après l'avoir arrêté, il est constaté qu'un des jeunes évadés a l'oreille déchirée. Le gardien fut révoqué.

LA FERME DE LA BRETONNIÈRE

A la ferme de la Bretonnière d'Arconville où est installée une des deux colonies pénitentiaires publiques, directement gérées par l'administration de Clairvaux, les rapports d'inspection ne sont guère plus positifs que pour les colonies privées. Lors d'une visite en 1850, le préfet a été frappé par la condition déplorable du dortoir où sont entassés cinquante jeunes, un grenier privé d'air et de lumière. Frappé également de voir le réfectoire et l'école établis sous un hangar ouvert à tous les vents. Ancienne ferme de l'abbaye, ce domaine

avait d'abord été loué puis acheté par l'Etat, avec le projet en 1850, d'effectuer des travaux de réhabilitation et d'y doubler la capacité d'accueil. Le directeur de la prison, promoteur du projet, avait déclaré « Clairvaux nous semble merveilleusement placé pour être doté de la plus belle colonie agricole et pénitentiaire de France, cette dépense estimée à 1500F aura pour effet d'enlever cinquante enfants de plus à la corruption que l'oisiveté engendre au quartier d'éducation correctionnelle. Elle assurera les conditions sanitaires de cent colons, rendra les évasions moins fréquentes et facilitera leur instruction élémentaire et professionnelle. » Placés sous la direction d'un instituteur agricole, les jeunes détenus sont affectés à l'exploitation de la ferme ainsi qu'au défrichage, au terrassement et au bûcheronnage pour devenir des « travailleurs robustes bravant les intempéries. » Les conditions de scolarisation se sont apparemment améliorées en même temps que les conditions d'hébergement après les travaux. Le règlement apparaît globalement respecté sauf pour les rémunérations ou les récompenses puisque tout le produit de l'exploitation agricole revient au Trésor Public, constaté par un rapport en 1852. L'administration largement armée pour la répression, n'a aucun moyen d'encouragement. Elle ne peut qu'user de félicitations publiques. Dans les archives de la Bretonnière, constituées surtout des rapports annuels d'inspection et des déclarations d'évasion restées fréquentes, une liasse retient l'attention. Un des colons, âgé de 15 ans, était brutalement décédé une nuit de janvier 1853, et l'aumônier avait cru bon de faire confectionner une bière au lieu d'envelopper son corps simplement d'une serpillière*. Montant de la dépense imprévue : quatre francs. Plusieurs courriers entre le directeur de Clairvaux et le préfet de l'Aube visent à régulariser a posteriori l'initiative

ubuesque de l'aumônier. Le règlement de 1869 cherche à pallier les défaillances de fonctionnement. Ce sont surtout les gestionnaires privés qui sont pointés du doigt, les accusant de se servir des jeunes détenus sous leur garde comme d'un instrument de travail lucratif. Pourtant le règlement n'est pas draconien, il institue une heure d'école par jour qui peut être supprimée à l'époque des récoltes. Et, s'il limite le temps de travail des jeunes détenus, c'est... à dix heures par jour. A la décharge de l'administration pénitentiaire,



il faut reconnaître qu'elle est totalement seule. Rien d'autre n'est prévu ni en amont ni en aval pour résoudre la question des jeunes en difficulté. Parfois, des organisations caritatives prennent le relais. Dans l'Aube, il n'y a rien ni personne, l'administration de Clairvaux déplore amèrement qu'une société de patronage ne puisse lui venir en aide dans l'intérêt des colons libérés ou même des colons qui, vu leur bonne conduite pourraient, avec l'assentiment du ministre, être placés en apprentissage ou en liberté provisoire. Après avoir rappelé le partenariat qui s'est instauré ailleurs entre les associations et les prisons, le directeur de

Clairvaux dénonce le manque de solidarité et de charité « ce secours dont nous sommes privés rend plus difficile le placement des jeunes qui n'ont pas de famille ». Avant de préciser « quand l'un d'eux est embarrassé à sa sortie, l'administration le recueille au quartier correctionnel jusqu'à ce qu'elle ait pu lui trouver une place ».

* *serpillière* : linceul pour les gens très pauvres (Littré)

Sources :

Collection perso Colette THOMMELIN-PROMPT A1543
L'Est-Eclair des 26, 27 et 28 février 2003 et mai 2009

DE L'AUBE AU BAGNE

Par *Bénédicte Reigner-Troude* – A. 2124

BARBIER Marc Antoine

Né vers 1796 à Troyes, emprisonné au bagne de Toulon, Var

Date d'évasion : 13.09.1821

Date d'arrestation : 8.10.1821

Condamné pour vol à 7 ans de travaux forcés

COCAGNE François Isidore

Né vers 1787 à Auxon, emprisonné au bagne de Toulon

Date d'évasion : 4.05.1822

Date d'arrestation : 13.05.1822

Condamné pour vol aux travaux forcés à perpétuité.

CUISIN Joseph

Né vers 1773 Auxon, emprisonné au bagne de Brest, Finistère

Date d'évasion : 23.07.1819

Condamné pour vol (durée non précisé)

DUBOIS Jean

Né en 1764 à Troyes, tisserand

Emprisonné au bagne de Toulon

Date d'évasion : 4 Ventôse An VIII (23.02.1800)

Condamné pour vol aux travaux forcés.

FRANÇOIS Etienne

Né vers 1779 à Troyes, boulanger

Emprisonné au bagne de Rochefort, Charente Maritime

Date d'évasion : 24 juillet 1808

Condamné pour vol à 12 ans de travaux forcés.

POULAIN Julien

Né en 1792 à La Motte-Tilly, Aube, épicier

Emprisonné au bagne de Brest; Finistère

Date d'évasion : 23.09.1830

Date d'arrestation : 20.12.1830

Condamné pour recel à 15 ans de travaux forcés.

TRUBERT Nicolas

Né vers 1797 à Troyes, bonnetier

Emprisonné au bagne de Lorient, Morbihan

Date d'évasion : 30.06.1820

Condamné pour vol aux travaux forcés à perpétuité

Source : Centre Historique des Archives Nationales – culture.gouv.fr

ILS SONT VENUS DE LOIN ...

Le 6 janvier 1711

Paroisse de La Chapelle Saint Sauveur de Troyes

Pierre Charles ODON jeune homme se disant âgé de 18 ans ou environ, natif d'Alexandrie en Egypte, fils d'un Turc appelé Salomon a esté baptisé et a eu pour parrain Mr Charles LEVESQUE prêtre curé de Saint Martin es Vignes et pour marraine Melle Marie JOURDAIN fille de Mr Jean JOURDAIN bourgeois de Troyes.

Marie Christine BROUSSIER † A. 1435

MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES



Lagny - sur - Marne

19 mars 2016,

10ème journée Inter-Cercle
organisée par le Cercle Généalogique de la Brie
Très bonne journée, généalogistes curieux
moyennement nombreux, à la recherche de leurs
ancêtres introuvables

Saint - Julien - du - Sault, Yonne

Samedi 28 mai 2016

Rencontre Yonne / Aube

Organisée cette année par nos amis de l'Yonne.

Visite guidée de St Julien-du-Sault,

Déjeuner au restaurant à Villeneuve-sur-Yonne

l'après-midi, échanges généalogiques.

Très bonne journée malgré le temps maussade.



Saint-Julien-du-Sault



LES CRISTALLERIES ROYALES DE CHAMPAGNE

Par Christelle DELANNOY

Les traces les plus anciennes de l'origine du verre remontent à près de 4000 ans en Egypte. Les syriens développèrent le « soufflage du verre » et les romains vouèrent aux verreries une grande passion avant que la chute de l'Empire n'en perde les secrets. Le verre ressurgira grâce à l'église au X^{ème} siècle et, au XVII^{ème} Venise fera de sa fabrication un enjeu économique. C'est Colbert, surintendant des Bâtiments, des Arts et Manufactures qui extorquera à la Sérénissime République son secret, en s'attachant le service de maîtres verriers italiens. C'est aussi à lui que l'on doit la création d'une véritable manufacture en faisant venir de Murano Jean-Baptiste Massola, qui francisa son nom en Mazzolay, gentilhomme vénitien et maître verrier reconnu.

LES MAZZOLAY :

Celui-ci fut appelé auprès de Louis XIV en 1663 à la manufacture de verre à vitres de la rue Saint-Antoine pour la fabrication d'articles en cristal, dont les glaces de Versailles. Pour bons et loyaux services, il l'autorisera, par lettre patente, à créer une verrerie en Champagne méridionale. A la même époque, Jean de Lacan, de Rizaucourt en Haute-Marne, obtient une autorisation pour fondre le cristal de roche, et son entreprise fabrique, en marge, de la verrerie cristallerie. C'est là qu'arrive en 1666, Jean-Baptiste Mazzolay, époux de Jeanne Quesnot, née à Bar-sur-Seine. La veuve Lacan a cédé son entreprise à bail à Léonard de Borniolle, seigneur de Blains et gentilhomme verrier, qui la repasse à Jean Orry de Fulvy en 1676. L'atmosphère de Rizaucourt dut être orageuse, puisque Mazzolay gagne un procès contre Jean Orry de Fulvy, lequel part monter une verrerie au château de Chappes entre 1676 et 1681, tandis que Mazzolay et Borniolle s'installent à Bayel en 1679. Bayel est donc fille de Rizaucourt et la plus ancienne cristallerie survivante de la France du XVIII^{ème} siècle. Dans ce petit village aubois situé à l'orée de la forêt de Clairvaux, l'art du verre est pratiqué depuis des siècles. Des verreries ambulantes, installées au gré des coupes de bois, y furent autorisées par les comtes de Champagne, puis par Philippe le Bel vers 1300. C'est le site idéal. Là, sur le domaine des moines, il dispose de combustible, de matières premières et de force motrice puisque l'Aube actionne les meules pour tailler le cristal. Il fonde donc « la Manufacture royale en cristaux de Bayel », fait construire une halle et un four avec l'autorisation des abbés de Clairvaux. Le 27 août 1678, il bénéficie d'un arrêt du Conseil d'Etat, l'autorisant à fabriquer à Bayel des ouvrages en cristal comme chose utile au commerce et au public. Il y reste quelques mois et repart pour Rizaucourt puis il s'éteint en 1695. La verrerie de Bayel est donc restée sans maître et sans

ouvrier jusqu'en 1697. Jean-Baptiste Mazzolay est néanmoins devenu le héros fondateur et 1666 déclarée date de fondation des Cristalleries Royales de Champagne. Sa veuve se remarie avec Pierre Simonnot d'Arrentières, écuyer et seigneur d'Arrentières. Ils reviennent à Bayel en cette date de 1697 et obtiennent en 1700 l'autorisation de l'Intendant de Châlons d'y produire du cristal, dans la continuité du privilège obtenu en 1664. La manufacture utilise les matières premières locales, eau, sable et bois. L'intégration de plomb par les verriers anglais au XVIII^{ème} siècle donne au cristal son éclat, sa résonance et son poids. Elle exporte alors jusqu'en Espagne, au Portugal, au Mexique, aux Indes... La famille Mazzolay gère seule la cristallerie, puis s'associe à Jean de Villeprouvée à partir de 1721. Bayel fournit la Cour de Versailles jusqu'en 1727, date à laquelle elle sera supplantée par la Cristallerie Royale de Sèvres et au hasard des mariages et successions, la cristallerie fonctionnera par intermittence. Elle sera d'ailleurs fermée de 1735 à 1758, la petite-fille de Mazzolay ne trouvant pas de reprenneur au prix fixé. Sa fille sera d'un avis contraire et obtient en 1758 la reconduction du privilège royal l'autorisant à travailler ou à faire travailler à la fabrication du cristal et du verre fin.

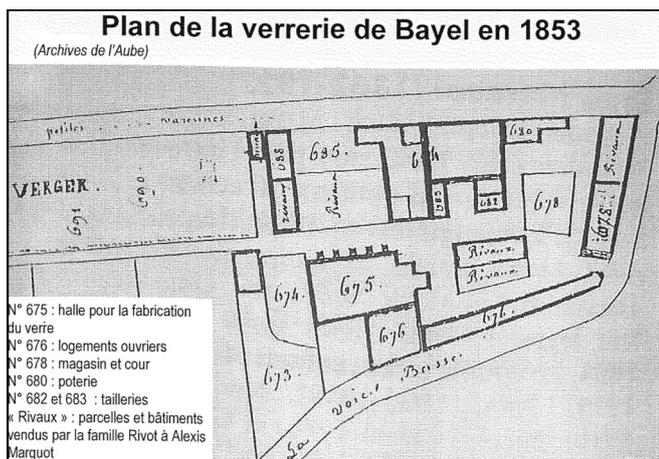
LES VALORY :

En 1773, Jean-Claude Valory rachète Bayel. Il est le maître de verrerie de la Planchotte à Hennezel dans les Vosges et de la Bondice en Haute-Marne. Ce qui est important, c'est que Jean-Claude Valory, à la tête de trois verreries cristalleries, dispose d'un véritable groupe cristallier, et que Bayel est une partie de ce groupe, avec une quarantaine d'ouvriers. Il se tourne vers la fabrication du verre tout en conservant jusqu'en 1789 l'appellation de verreries royales en cristal et en verre. Celle-ci produit toutes sortes d'objets s'adressant à une clientèle disposant de hauts revenus, aristocrates, ecclésiastiques, bourgeois. A noter qu'en 1780 on avait construit une hôtellerie à Bayel pour héberger les rouliers et les porteurs de harasse (caisse de bois démontable servant à transporter les produits finis) qui venaient s'approvisionner à l'usine.



L'activité était soutenue. Il s'est officiellement inquiété de l'ouverture, sans autorisation, d'une entreprise concurrente à Bligny en 1784. C'est pourtant grâce aux verriers de Bayel, grâce à des salins fournis par Bayel que les deux entreprises voisines arrivent en pleine prospérité à la veille de la Révolution. Après la Révolution, le comte Pavé de Vendevre ouvre près de Bar-sur-Aube une verrerie en verre blanc, autorisée à fabriquer des bouteilles et flacons. En fait, Spoix écrit aujourd'hui Spoy, exploitée seulement de 1802 à 1848, fabriquait aussi de la verrerie et des cristaux. Mais la qualité du verre taillé de Bayel ne lui assure pas les mêmes ventes que le verre ordinaire de Spoy ou de Bligny et concurrence ou mauvaise gestion, la production de Bayel s'effondre, sous le Premier Empire. Vers 1830, le propriétaire Valory part avec plusieurs verriers pour Cruzy-le-Chatel dans l'Yonne dans son château de Maulnes, où il possède une autre verrerie. Dans les années 1830-1840 naquit la rumeur que Bayel taillait les verres fabriqués à Spoy et à Bligny pour compenser la mévente de ses autres produits trop chers. Bayel reste la propriété de la famille Valory, mais les fours sont souvent éteints et, en 1846, un fils Valory vend la fabrique qui sera fermée en 1848.

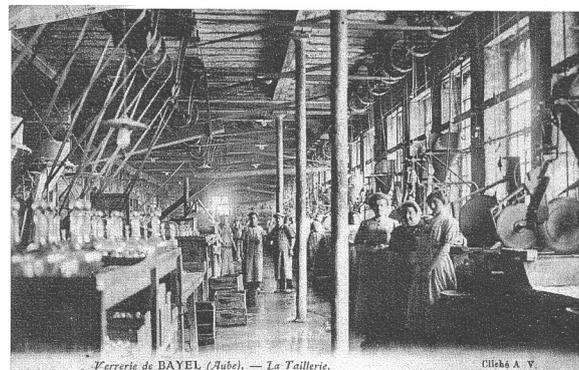
LES MARQUOT :



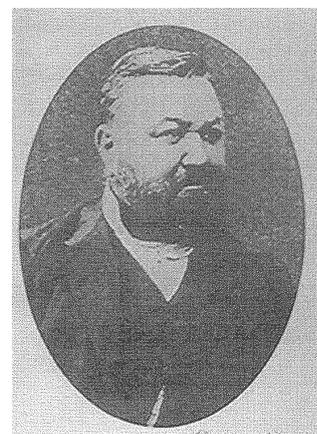
La renaissance de Bayel est l'œuvre de la famille Marquot, dynastie d'entrepreneurs verriers qui relance l'activité à partir de 1854. Alexis Marquot (1817-1863), directeur remercié de la verrerie de Bligny, transférée à Bar-sur-Seine en 1881 et fermée en 1937, s'associe à Jean Izouard, voyageur de commerce lyonnais, pour acquérir la verrerie.



Dès 1855, ils relancent la production et redonnent rapidement vie et prospérité à l'entreprise. Sous le second empire, la modernisation technique et une relative euphorie financière permettent aux entreprises moyennes de se développer. En 1856, Marquot et Izouard achètent les Moulins neufs sur l'Aube proche et y développent une taillerie et une scierie, et installent la maison familiale à proximité ; l'ensemble, habitation, ateliers, jardins ceints d'une même clôture.



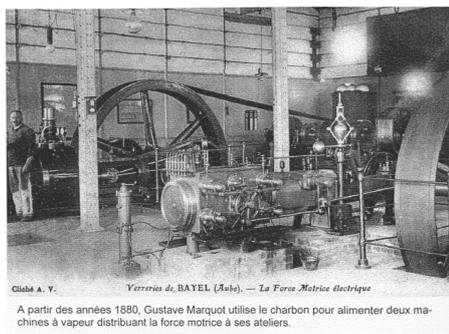
A cette date, l'usine emploie 125 personnes, effectif porté à 150 jusqu'au milieu des années 1860. Elle produit chaque trimestre entre 20 000 et 25 000 objets pour une valeur de 50 000 à 60 000 francs. La verrerie expédie ses produits en verre blanc uni ou taillé, services de tables et de cafés, dans toute la France et vend sur place aux colporteurs. L'usine n'écoule guère d'objets d'art, si ce n'est un peu de peinture sur verre. Il s'agit de gobeletterie, c'est-à-dire de la fabrication et du commerce de la verrerie courante et plus généralement de la toute la verrerie de table. Les productions de Bayel sont récompensées à l'exposition régionale de Troyes de 1860. A la mort d'Alexis Marquot, son entreprise est dynamique et prospère. D'abord associé à sa mère et à Jean Izouard, Gustave Marquot (1838-1892) devient l'unique propriétaire de l'établissement en 1872 et le dirige jusqu'à son décès.



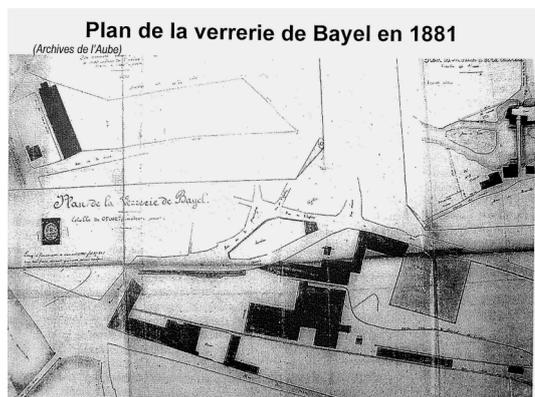
Gustave MARQUOT

Il poursuit la fabrication du verre blanc pour service de table et propose des articles de qualité, soufflés et taillés dont les prix n'atteignent cependant pas ceux des articles de luxe. Le diplôme d'honneur reçu à l'exposition industrielle de Troyes de 1883 récompense sa verrerie fine imitation cristal et ses verres dépolis et gravés. Son usine réalise surtout des verres et des carafes de toutes les formes et de toutes les tailles, plus ou moins ouvragés. Elle fabrique aussi des ustensiles de table : sucriers, salières, ravier, moutardiers, coquetiers, drageoirs, comptoirs... Elle élabore aussi des produits pour la maison, biberons, porte allumettes, porte cigares, porte bouquets, flambeaux, globes à

poissons, encriers, suspensions, pièges à mouches, verres à gaz, bocaux pour conserves... Ces productions sont expédiées sur le marché local et national, et pour certaines, à l'étranger, notamment en Angleterre. Des marchands de verre les commercialisent auprès des particuliers, qui commencent à équiper leurs intérieurs, et auprès des cafetiers, cabaretiers et hôteliers, dont le nombre croît dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Marquot marche ainsi dans le sens de la nouvelle consommation de l'époque. On remplace l'écuelle par un peu de vaisselle. L'usine de Bayel, de taille modeste à l'échelle nationale, fait ainsi la fortune croissante de son propriétaire. Un événement majeur allait contribuer à l'essor de Bayel, ce fut l'arrivée du chemin de fer. La ligne Paris-Belfort avait été ouverte en 1858. Elle comportait 88 stations sur 457km, mais aucune à Bayel. Le Conseil Municipal, dont les maires étaient recrutés au sein de la famille Marquot, obtint un arrêt à Bayel avec embranchement pour raccorder les cristalleries en 1870. L'usine allait ainsi, et à bon compte, pouvoir importer ses matières premières et son combustible (la houille ayant remplacé le bois vers 1860) directement à l'intérieur de l'usine, sans transbordement, et exporter ses produits fabriqués. Cela permit à la cristallerie de passer de la verrerie forestière à la verrerie industrielle en se maintenant dans son cadre rural originel.



Des travaux d'extension menés de 1868 à 1874 modifient considérablement l'usine.



En 1881, Gustave Marquot s'associe à une verrerie vosgienne dans une société anonyme, les Verreries de Bayel et Clairey réunies, l'une des toutes premières de ce type créées dans l'Aube. Mais la conjoncture est difficile et l'usine de Clairey affiche des pertes considérables. Elle est vendue en 1886. En 1887, le site aubois devient société anonyme des Verreries de Bayel. En 1889, elle emploie 240 personnes. A la

mort de Gustave Marquot, sa veuve Emelie Mullet (1837-1928) le remplace. En 1895, elle s'associe à ses fils Louis Marquot (1862-1927), agriculteur et industriel et Henri Meissirel-Marquot (1857-1913), ingénieur, né d'un premier mariage, adopté par Gustave Marquot. L'entreprise poursuit la fabrication du verre blanc et de la gobeletterie façon cristal, son catalogue de 1895 contient 2 540 articles. Ceux-ci sont proposés aux détaillants par des représentants qui font acheminer les commandes ou les livrent. Les verreries commercialisent aussi directement auprès d'une clientèle de particuliers, surtout auboise, où dominent les cultivateurs et les vigneron. En 1910 suite à un mariage, les verreries acquièrent la verrerie de Fains-les-Sources, près de Bar-le-Duc, dans la Meuse, spécialisée dans les pots à confiture. En 1924, la veuve Marquot se retire et disparaît en 1928. La société est présidée successivement par Louis Marquot, mort en 1927, Robert Hennique, mort en 1942, Jean Marquot, mort en 1948 et Georges Marquot, mort en 1959, puis par Charles Meissirel-Marquot, mort en 1979. A noter une anecdote parue dans la Tribune de l'Aube, un événement grave vint troubler la vie ouvrière aux Cristalleries le 8 août 1930, il s'agit de l'affaire du sabotage industriel. Des creusets avaient été perforés criminellement entraînant la perte du verre en fusion. Un suspect sera arrêté mais, faute de preuve, il sera relâché.



En 1937, l'entreprise de Bayel récupère une partie des verriers et du matériel de la verrerie de Bar-sur-Seine. En 1948, elle assure un quart de la production française et propose une gamme de 23 000 articles. Ses installations bayelloises occupent 24 000m2 dont 14 000 couverts. Le site comporte des ateliers de poterie où se fabriquent pots et pièces de four, un laboratoire où se prépare la composition, une halle, des fours à cuire les creusets et des fours de fusion, une arche de cuissons et une chambre d'arche, des ateliers de moulage, de mécanique, de travail de finition, des magasins et des hangars. Il comprend aussi la taillerie des Moulins neufs et celle de Clairvaux. En 1956, le cristal sera réellement développé avec de nouveaux débouchés, des articles de luxe et des services de table d'une teneur en plomb supérieur à 25%, dont la pureté et l'éclat soutiennent toutes les concurrences. L'entreprise est primée à Bruxelles en 1958 et à New York en 1960. Elle est honorée de commandes prestigieuses, la Maison Blanche sous Kennedy, le Roi du Maroc et celui d'Arabie, l'Orient Express, le Ritz, le paquebot

France et reçoit même la visite du Général De Gaulle le 25 avril 1963, qui à l'occasion se verra offrir le service Verdun qui comporte 36 pièces, le plus beau de la collection à cette époque.

En 1966 l'usine de Bayel occupe 550 personnes. Norbert Mongin, ancien verrier, se souvient que l'entreprise fournissait l'électricité pour tout le village, ainsi que l'eau



courante depuis 1952. La famille Marquot a su habilement résoudre la crise du logement en construisant la quasi-totalité des petites maisons habitées par les employés pour une bouchée de pain. Le bois de chauffe et les loyers étaient retenus sur les salaires. La coopérative ouvrière, appelée « copette » permettait au village de vivre en totale autarcie.



Les ouvriers trouvaient de tout, de la viande, du lait provenant des fermes voisines, de l'épicerie, des vêtements et une boulangerie avait même été installée, exploitée par un employé de la verrerie. Il y avait aussi des jardins ouvriers sur les 360 hectares du domaine agricole, un cercle de lecture et une société sportive où se sont démarqués Marcel Azzola et André Glatigny, demi-finalistes en 1936 des J.O de Berlin, une société de musique qui se produisait hors de nos frontières, l'Harmonie des Cristalleries, composée de plus de 40 musiciens, ainsi qu'un stade « Gustave Marquot », racheté en 1984 par la municipalité qui en assume désormais l'entretien et le met à la disposition des associations locales.



Les soins médicaux transitaient aussi par l'usine où la famille Marquot avait installé un cabinet. On y consultait les médecins de Bar-sur-Aube qui tenaient des permanences quotidiennes. Cette présence médicale s'imposait aux responsables de l'usine, du fait des difficultés du travail de verrier. Bayel bâtit une pension ouvrière aussi pour favoriser la venue d'un contingent de Polonais célibataires en créant des dortoirs et des cuisines. L'usine de Fains s'étend, elle, sur 10 000m² dont 8 000 couverts. Elle est tournée vers la gobeletterie mécanique et emploie 450 personnes. Les deux usines produisent 700 modèles, 25 000 pièces à la main par jour, fournissent le cinquième de la production nationale dans leurs spécialités, grâce à leurs 9 fours en activité. Depuis l'arrivée des Marquot à Bayel, la population travaille de près ou de loin pour les Verreries cristalleries. On est verrier de père en fils dans des spécialités qui évoluent peu au cours des années et dont la technique de fabrication du verre reste inchangée. Elle débute par l'élaboration de la composition (mélange de sable, de soude et de chaux), qui est déposée dans des pots en terre réfractaire à l'intérieur d'un four, celle-ci fond en donnant du verre.

Cueilli, celui-ci est travaillé artisanalement à la main et soufflé à la bouche. Le verrier utilise la canne, tige métallique creuse longue d'environ 1,50m, un ciseau à lame courte pour couper la pâte de verre, de longues tenailles en forme de pincettes, une cuillère en bois et une batte avec lesquelles il façonne sa bulle et un tranchet pour détacher la partie supérieure d'un vase.



Le verre peut aussi être soufflé dans des moules (flacons, carafes...). Recuit dans une arche, le verre est refroidi progressivement afin de réduire sa fragilité. On peut alors le tailler, le polir, le sabler, le poudrer ou le décorer. La taille, technique de décoration du verre par la rotation des meules de formes, de tailles et matériaux divers est très usitée dans les productions bayelloises. Lavage, rinçage, essuyage, contrôle, poinçonnage, étiquetage et expédition constituent les étapes finales de l'élaboration d'un modèle.

DIVERS REPRENEURS :

En 1970-1971, les Verreries de Bayel entrent dans le giron de la CFC, Compagnie Française du Cristal qui acquiert Sèvres, puis Daum en 1975. Elles reprennent le nom de Cristalleries Royales de Champagne, témoignant ainsi de leur volonté de perpétuer l'esprit de création et de recherche de qualité que Colbert avait insufflé aux manufactures de son temps. Au sein de la CFC, les cristalleries de Bayel qui ne faisaient pas

partie des grands noms comme Baccarat, Saint-Louis ou Lalique, montent en gamme. Louis Marquot, né en 1927, est le dernier membre de la famille à diriger le site aubois qui compte 430 personnes, mais sa famille n'est plus majoritaire dans le capital.

En 1981, la CFC est mise en règlement judiciaire, après plusieurs années de difficultés.

En 1985, Louis Marquot quitte l'entreprise.

En 1986, un nouvel investisseur, BBI Industrie, y devient majoritaire. Le site de Bayel connaît des difficultés et ne doit sa survie qu'au groupe financier Omnium Finder qui prend en 1989 une participation majoritaire dans la société. La raison sociale est abrégée en Royales de Champagne et ne compte plus que 194 employés.

De 1992 à 1997, malgré la crise qui frappe de plein fouet les industries du luxe, avec le soutien et le contrôle du holding italien Borgosesia Spa du groupe Rossi, l'effectif de Bayel est remonté à 210 personnes, dont 75 verriers. Pendant cinq ans, Bayel a renoué ainsi avec ses origines vénitiennes et a même été retenue en 1996 pour réaliser les verrines qui ornent le Pont Alexandre III à Paris. A côté de sa production propre, elle réalise en sous-traitance des objets pour Cartier, Christoffle, Fabergé...

En octobre 2000, les actionnaires italiens injectent 38 millions de francs dans les Cristalleries afin d'épurer le déficit. A cette occasion le porcelainier italien Richard Ginori entre dans le capital. Les Cristalleries deviennent une société par actions simplifiées (SAS). Elles conservent 169 employés et décident de relancer la création de modèles et de développer les objets de décoration en pâte de cristal car leur position de leader des services pour listes de mariage s'érode. Elles entendent aussi exporter plus en s'appuyant sur Richard Ginori, qui compte 255 points de vente au Japon, aux Etats-Unis...

Dès le début de l'année 2002, les Cristalleries manquent de commandes alors qu'elles disposent de 6 mois de stocks. Bayel, comme toute la filière verre est touchée par la crise liée aux événements du 11 septembre 2001 et par la concurrence des pays de l'Est européen. L'activité s'effondre, la sous-traitance se tarit. La production de verres soufflés est stoppée.

En juin 2002, un four six pots est éteint. En septembre 2002, 38 emplois sont supprimés, 24 verriers et 4 préposés à la pâte de cristal, sur un effectif total de 91 personnes, restent en place sous la grande halle. L'acquisition des 28 boutiques du joaillier Mayors en Floride et en Géorgie doit offrir de nouveaux débouchés pour la nouvelle gamme en pâte de cristal. Mais le recentrage sur cette production stoppe la formation des souffleurs de verre.

En février 2003, l'avenir est incertain, la pâte de cristal ne peut pas faire travailler tout le monde. La conjoncture est difficile et la menace de guerre en Irak fait craindre pour les marchés moyen-orientaux. L'entreprise chôme dix jours par mois pendant un trimestre, avant de se déclarer en cessation de paiement. En

mai, le tribunal de commerce de Troyes prononce le redressement judiciaire et décide une période de continuation de 6 mois. La seule cristallerie régionale subsistante subit la plus grave crise de son existence.

En juin 2003, 37 emplois sont supprimés. Les 57 rescapés ignorent ce qu'ils vont devenir à la fin de la période d'observation. L'activité est prolongée de mois en mois mais elle perd toujours de l'argent.

En juin 2004, un groupe suisse présidé par Patrice Gabus investit près d'un million d'euros et sauve la Cristallerie de la liquidation judiciaire. 55 emplois sur 69 sont conservés. Le groupe entend développer sa notoriété en jouant la carte du luxe, la Cristallerie est la seule où les verriers travaillent uniquement à la main et soufflent à la bouche toutes les pièces. Elle a donc une vocation toute particulière à travailler avec les maisons de champagne, de l'Aube comme de la Marne. Parmi ses best-sellers, figure d'ailleurs le verre Tulipe, spécialement conçu pour favoriser la dégustation de ce vin pétillant. C'est également elle qui a inventé le fameux verre Gourmet qui sert à élaborer les pyramides de champagne. La souplesse de son outil de production lui permet de proposer des séries courtes et de se positionner favorablement en matière de produits spéciaux, cadeaux d'entreprise personnalisés, produits événementiels, coffrets de verres pour des maisons de cognac ou de champagne à l'occasion des fêtes... Le travail accompli depuis la reprise par la nouvelle équipe a permis d'alléger et de refondre le catalogue de la maison, mariant harmonieusement pièces historiques et pièces plus contemporaines, les intemporelles, les classiques, les redécouvertes (rééditions de modèles anciens), les nouvelles créations et les créations d'artistes invités comme le sculpteur tchèque Jan Tesar, premier directeur artistique dans l'histoire des Cristalleries. Le développement de la notoriété de la Cristallerie passe aussi par une nouvelle politique marketing et commerciale, traduit par la présence de la Cristallerie dans divers salons à Paris, à Francfort ou à Atlanta.

En janvier 2004, l'Etat, la Région, le Département et la Communauté de communes de la région de Bar-sur-Aube (CCRB) décident de lancer une étude de faisabilité d'un projet appelé Crystallia. Il s'agit d'un projet de pôle économique de production et de création du verre et du cristal. Il entend conserver l'art du feu qui a fait la réputation de Bayel. Pour cela, il doit valoriser le travail des verriers, l'usine et la cité bayelloise afin de trouver chez la population et les décideurs un soutien mémorial et financier. L'histoire de la cristallerie de Bayel repose sur une forte culture de métier et sur des liens industriels qui dépassent la Champagne. L'entreprise est aujourd'hui l'unique héritière de la mémoire cristallière régionale. La commune de Bayel souhaite voir conserver son renom industriel et désire reconverter les locaux surdimensionnés de l'usine en créant un pôle des métiers d'art du verre. Il serait un espace de création et de démonstration du travail du verre ou du cristal soufflé associant technique et art, recherche et diffusion, production et formation. Il ré-

unirait des artistes et artisans d'art autour du cristal avec des magasins de production et des espaces d'exposition. Cristallia doit consolider les 57 emplois des Cristalleries et en créer 72 lorsque fonctionneront les activités de soutien (pépinières d'artistes, école et centre de formation). La réalisation du projet, ancré dans le site usinier et dans son activité, est prévue sur 6 ans. La première phase de 3 ans nécessite un investissement de 2,737 millions d'euros afin d'aménager un hall d'accueil, des salles d'exposition, des ateliers d'artistes et un centre de ressources. Le circuit de visite dans l'usine doit être balisé et l'écomusée agrandi. Le nombre de visiteurs espéré est de 50 000, un chiffre que les concepteurs espèrent doubler après la deuxième phase dite d'expansion, prévue également sur 3 ans. Elle comprend l'aménagement d'un musée thématique, de studios permanents pour les artistes, de parkings et d'un espace restauration. Le montant total de cet investissement est estimé à 8,25 millions d'euros, financement qui demeure à trouver tout comme reste à définir la structure chargée du projet et à assurer la pérennité des Nouvelles Cristalleries.

Mais la démission de Patrice Gabus en juin 2005 et donc le retrait du groupe suisse amène l'abandon de ce projet jugé irréaliste par de nombreux élus. Suite à cela, la cristallerie est placée en redressement judiciaire. En décembre, le tribunal de commerce de Troyes entérine la reprise de l'entreprise par le milliardaire algérien Prosper Amouyal qui a racheté en 2004 Haviland, numéro 1 de la porcelaine de Limoges et devient actionnaire à 100% de la Cristallerie. 18 postes sont supprimés. La cristallerie peut espérer s'appuyer sur un groupe de luxe en cours de constitution qui veut proposer une offre de produits d'arts de la table haut de gamme. Prosper Amouyal s'engage à jouer durablement la carte du luxe à la française sur le territoire français pour s'imposer sur le marché international du luxe. Engagement qui se traduit par l'ouverture d'une boutique rue Royale à Paris mettant en valeur les produits de la cristallerie et ceux en porcelaine de Limoges, par la construction d'un site internet et l'édition d'un catalogue.

A cette date, la cité cristallière est inscrite au label « Ville et Métiers d'Art », reconnaissance de sa volonté de pérenniser l'excellence et l'authenticité de son savoir-faire. En novembre 2006, un nouveau projet est présenté par la CCRB. Il utilise l'espace de l'ancien guillochage (opération qui consiste à décorer le verre par des traits dessinés par une machine manuelle et gravés par immersion dans un bain d'acide fluorhydrique) et n'interfère pas sur l'activité industrielle du site. Les concepteurs entendent y créer plusieurs ateliers dont un atelier d'art et artisanal. Parallèlement au travail de l'usine,

des démonstrations pourraient être réalisées par des créateurs professionnels. Un concours d'art verrier est également envisagé, ainsi qu'un renforcement de l'écomusée afin d'éviter le naufrage des collections. Mais il manque toujours au projet un véritable schéma directeur qui en définit l'envergure, le rôle de chacun des partenaires et surtout la provenance des financements.

Pourtant les cristalleries représentent tout un patrimoine industriel et un savoir-faire qui se sont tissés depuis trois siècles et accueillent chaque année des milliers de visiteurs, voulant découvrir l'art des Maîtres Verriers de Bayel. L'entreprise est l'une des seules en Europe, où l'on travaille toujours le cristal entièrement à la main. L'Office de Tourisme de Bayel organise chaque jour, des visites guidées et commentées des ateliers. Mais malheureusement tout ceci n'aura pas suffi à sauver cette entreprise qui va fermer ses portes, laissant désœuvré une trentaine d'ouvriers qui, pour la plupart ont commencé très jeunes et ne possèdent que cette expérience.

Le 26 avril 2016, le dernier four a été mis en sommeil. Si la date exacte d'extinction complète n'est pas encore programmée, l'issue fatale ne fait plus guère de doute. Le groupe propriétaire a officiellement indiqué en mars dernier la fermeture du site historique, avec à la clé, un plan de licenciement, qui est en cours d'élaboration. Le maire de Bayel, Serge Roussel souhaite néanmoins préserver le musée et le site de la cristallerie qui voient défiler près de 8000 visiteurs par an. Il souhaiterait conserver l'activité touristique grâce à l'achat d'un petit four qui permettrait des démonstrations de soufflage de cristal ainsi que la conservation de la boutique. Afin que Bayel ne finisse pas comme le simple souvenir d'un savoir-faire définitivement perdu.

Sources :

A.D. 119PR2, BP3163, 94PR3, 94PR7,

Collection personnelle Mme Thommelin-Prompt A1543, l'Est-Eclair 4 mars 2016, l'Est-Eclair 27 avril 2016



LES VIEUX MÉTIERS

Par Elisabeth HUÉBER A. 2293

Suite n° 77 - Lettre « E »

Emmouleur, Amouleur, Amoulaire, Aiguiseur, Rémoleur : 1° Ouvrier qui *amoulaît* (aiguisait). 2° Charpentier en moulins, en Anjou.

Emolandier : *Emouleur* de couteaux à Thiers.

Emondeur : 1° Ouvrier qui coupe les basses branches superflues des arbres et dans les haies. 2° Ouvrier qui nettoie les grains. 3° Récolteur d'osier à vannerie qui supprime les rameaux annexes.

Emotteur : Cultivateur qui brise les mottes de terre dans les champs.

Emoucheteur : Ouvrier de filature qui peigne les têtes et les pieds de lin pour enlever les pailles laissées par le treillage.

Emouleur, Rémoleur : 1° Ouvrier qui *émoud* (aiguise) sur la meule, le tranchant ou la pointe des outils. 2° Ouvrier coutelier chargé de donner le tranchant et de blanchir la lame du couteau.

Emouleur de grandes forces : Emouleur spécialisé dans les gros instruments.

Emparleur, Emparleur, Emparlier : 1° Orateur. 2° Avocat, au Moyen Âge. 3° Intermédiaire.

Emparleur : Avocat, d'une manière péjorative.

Emparlier : Voir *Emparleur*.

Empâteur : Eleveur engraisant les volailles.

Empercheur, Emplécheur : Ouvrier de filatures faisant sécher le lin mouillé sur des perches.

Empeseur, Empoiseur : 1° Fabricant d'empois à base d'amidon, de farine de riz. 2° Ouvrier qui collait les fils de chaîne dans les fabriques de toiles. 3° Ouvrier qui amidonnait les tissus.

Empicasseur : Sorcier, jeteur de sorts, en Bourgogne.

Empipeur : Ouvrier qui dispose les harengs saurs dans les *pipes* (tonneaux).

Empireur : Ouvrier qui arrange les harengs saurs dans les tonnes.

Empirique, Empiriste : Vétérinaire.

Emplaigneur, Laineur : Ouvrier qui *lainait* le drap (tirait le poil sur l'endroit au moyen de chardons).

Emplécheur : Voir *Empercheur*.

Employé : Employé de bureau, au 19^e siècle.

Employé d'octroi : Fonctionnaire chargé de contrôler les marchandises entrant dans la cité et de percevoir les taxes.

Empoigneuse de poissons : Vendeuse de poissons de mer débités à la poignée.

Emplumeur : Enchanteur, magicien.

Empointeur, Pointeur : 1° *Epinglier* ou *aiguillier* qui faisait la pointe des épingles et des aiguilles. 2° Ouvrier du textile qui marque par des points d'aiguil-

le, les endroits des plis ou d'ourlets sur les pièces d'étoffes.

Empoiseur : Voir *Empeseur*.

Empoleur, Pouleur : 1° Fabricant de poulies. 2° Ouvrier tisserand étendant les étoffes pour les faire sécher.

Empolieur, Polisseur : Ouvrier qui polit les glaces, les métaux pour les rendre plus brillants.

Empressor, Empressour : Imprimeur.

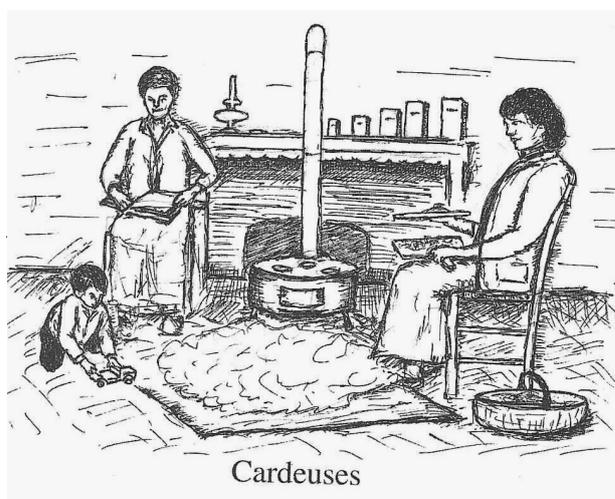
Encageur : Mineur entrant les bennes dans les cages d'ascenseurs.

Encanteur : Vendeur à l'*encan* (enchères publiques ou dans les criées à poissons).

Encantreuse : Ouvrière en soie qui prépare les *rochets* (bobines pleines de fils) sur le *cancre* (support).

Encaqueur, Caqueur : Personne qui met les harengs en *caques* (tonneaux légers facilitant le transport).

Encardeur, Cardaire, Cardeur, Cardeux : Personne qui *carde* (démêle) la laine, le coton, au moyen de peignes et de *cardes* (planches garnies de pointes recourbées), pour leur donner du volume.



Cardeuses

Encarteur : Ouvrier qui met sur cartons, des objets divers (boutons, agrafes...).

Encasteur : Ouvrier qui *encaste* (met les poteries dans les cassettes) avant de les mettre à cuire.

Encercheur : Espion.

Enchaîneur : Mineur qui pousse les bennes dans les cages de remontées.

Enchaleur : Ouvrier de saline préposé au bois pour le four.

Enchaîner : Mineur qui accroche les bennes aux câbles d'extraction.

Enchaleur : Saunier qui empile du bois pour la cuisson au service d'une saline.

Enchanteur, Enchanteur : 1° Au Moyen Âge, guérisseur. 2° Officier de justice qui vend aux enchères. 3°

Chanteur. 4° Faiseur de tours.

Enchassisseur : Appellation du vitrier du 15^e au 18^e siècle.

Enchercheor, Encercheor : Espion.

Enciseur : Voir *Emondeur*, au 17^e siècle.

Encloeur, Encloueur : Celui qui met une clôture.

Enclose : Nonne.

Encloueur, Encloeur : Celui qui met une clôture.

Encomiaste, Panégyriste : Personne qui compose, qui écrit ou qui prononce l'éloge de quelqu'un.

Enconteor, Enconteur : Conteur.

Encordeur : Mesureur de bois à la corde, au 16^e siècle.

Encraudeur, Encraôdeur, Encraoudou, Encrouilleur : Sorcier, jeteur de sorts.

Encrier : Fabricant d'encre.

Encraoudou : Voir *Encraudeur*.

Encre (Marchand d') : Vendeur d'encre ambulant.

Encrier : Fabricant d'encre.

Encrocheur : Mineur chargé de pousser les berlines dans l'ascenseur.

Encrouilleur : Voir *Encraudeur*.

Encurat, Encure : Chargé d'une cure.

Encuseor : Enquêteur.

Endeteur, Endeteur, Endeteur : Débiteur.

Endevinaire : Devin et guérisseur, dans le Languedoc.

Endosseur : Relieur faisant l'endossage du livre relié.

Endoreur : Doreur.

Endotraineur : Docteur (instruit).

Enfant de la dalle : Surnom de l'apprenti tombier.

Enfantosmeor : 1° Sorcier. 2° Enchanteur.

Enfermier, Enfermier : Infirmier.

Enfileur : Ouvrier épinglier.

Enformeor : Celui qui s'informe, qui recherche.

Enfoueur : Fossoyeur.

Enfourneur : 1° Ouvrier briquetier ou potier qui dispose les marchandises dans le fourneau pour la cuisson. 2° Boulanger qui met les pains au four et surveille la cuisson.

Engagé : Travailleur soumis à un contrat, un gage ou une promesse de travail.

Engageur : Recruteur de personnes pour les colonies, notamment la Nouvelle-France, mais aussi pour toutes sortes de travaux longs et loin.

Engaineur, Engraineur, Engreneur : Moissonneur qui ouvre la gerbe, l'étaie et l'introduit dans la machine à battre ou locomotive.

Engaraire : Sujet à corvée, à un travail manuel.

Engastriloque, Engastrimandre : Ventriloque.

Engaveur : Gaveur de volailles.

Engigneur, Engignëor, Engigneour, Engignere, Engigneur, Engignier : 1° Fabricant de machines, au Moyen Âge. 2° Chef de travaux. 3° Ingénieur.

Englumier : Maréchal-ferrant.

Engorgeur : Engraisseur de pigeons donnant le grain

avec ses lèvres.

Engraineur : Voir *Engaineur*.

Engraisseur : Eleveur qui engraisse le bétail ou la volaille.

Engraneur : Meunier.

Engraveur : Graveur.

Engreneur : Voir *Engaineur*.

Enguasser : Pâtre communal, dans le Roussillon.

Enguilmineur : Arracheur de dents.

Enharnaceus, Enharnacheus : Harnacheur.

Enhayeur : Ouvrier briquetier chargé du séchage des briques en les *enhayant* (en les mettant en haies).

Enjarrot : Surnom de l'*enjarteur* (carrier spécialisé).

Enjarteur, Enjarrot : Carrier spécialisé dans le dégauchement des blocs de pierre calcaire en pratiquant des saignées de la taille d'un homme.

Enjolveur : Ouvrier qui pare et finit les objets qu'il fabrique; ce droit était réservé à plusieurs corporations, notamment celles des boutonnières et *blondiniers* (fabricants de *blonde*, dentelle au fuseau).

Enjolveur de crin : Cordier.

Enjolveuse : Bonnetière confectionnant tout ce qui concerne la coiffure féminine et celle des hommes de justice, d'église et d'épée: ouvrages d'or, d'argent, satin, velours, etc...

Enlaceuse : Ouvrière en soie qui remettait de la ganse pour relier les cartons jacquard.

Enleveur : Ouvrier imprimeur préparant les surfaces de travail.

Enlumineur, Enlumineur : 1° Artiste qui fait des illustrations aux couleurs vives dans des livres précieux. 2° Nom du coloriste chez l'imprimeur d'imagerie.

Emmancheur, Emmancheur : Ouvrier qui emmanche les outils, les ustensiles.

Emmascaire : Ensorcelleur, dans le Languedoc.

Enoiseur : Casseur de noix.

Enorteur, Enorteur : 1° Conseiller. 2° Instigateur.

Enoueur, Enoveur : Voir *Ebouqueur*.

Enouleur : Casseur de noix pour l'huilier.

Enoveur, Enoveur : Voir *Ebouqueur*.

Enquereor, Enquereur, Enquesitor, Enquesitour, Enquestor, Enquêteur : Policier ou détective chargé de mener une enquête.

Enrayeur, Saboteur : Cheminot chargé de poser des sabots de métal sur les rails pour stopper les wagons dans une gare de triage.

Enrayeur, Enrimeur : Ouvrier qui conduit la sonnette (à déclic, à tirade ou à main) dans la construction des pilotis.

Enrocheur : Celui qui met le vin en cave.

Enrôleur, Recruteur, Racoleur : Celui qui était chargé d'enrôler les jeunes gens pour le service militaire.

Enrouleur : Ouvrier des manufactures de soie.

Enrouseur : Arroseur.

Enseleur : Celui qui marque du sceau.

Enseignant, Enseigneur, Enseigneur : Celui qui enseigne.

Enselleur : Celui qui chevauche, assis sur une selle.

Enseur, Anseur : Celui qui règle l'assiette de l'impôt.

Ensuaireuse : Femme chargée d'enrouler les morts dans un suaire et de les veiller.

Entailleur : Ciseleur.

Entailleur d'images : Sculpteur.

Entailleur de pierres, Espilleur, Entailleur, Lapicide : Tailleur de pierres.

Enterreur : Celui qui met en terre.

Entêteur : Ouvrier épinglier qui *entêtait* les épingles (les munissait d'une tête).

Enteur : Personne qui greffe, ente, émonde.

Entisseur : Tisserand.

Entre-deux : Ouvrier briquetier passant les briques à l'enfourneur.

Entregetöör, Entregeteur : Bateleur, au Moyen Âge.

Entremetier : 1° Traducteur. 2° Souffleur de théâtre.

Entremetteur : Métayer qui faisait valoir des terres, des vignes, à condition de partager avec le propriétaire la moitié des récoltes.

Entremetteur d'affaires : Agent d'affaires.

Entrepaignon : Celui qui prend part à une entreprise.

Entreposeur : 1° Interprète. 2° Celui qui expose, explique. 3° Gardien de marchandises en entrepôt.

Entrepositaire : Propriétaire ou gérant d'entrepôts.

Entrepretteur : Interprète.

Entretailleur : 1° Ciseleur. 2° Découpeur.

Entroductor, Entroduteur : Celui qui instruit, maître.

Envergeur : Personne qui mesurait par *verge* (mesure utilisée pour les étoffes ou mesure agraire correspondant à ¼ d'un arpent environ).

Envideur : Ouvrier du textile, chargé de l'*envidage* (tourner ou bobiner le fil sur .) des fuseaux et bobines.

Envoyeur : Mineur chargeant les berlines dans les cages d'extraction.

Epanneur : Ouvrier qui *épanne* (aplanit) les côtés des pierres meulières.

Epargneur : Ouvrier qui applique sur les pièces à dorer ou à argenter, l'*épargne* (vernis) sur les zones qui doivent rester intactes.

Epauletier : Ouvrier fabricant ou vendant des épau-
lettes.

Epêchiste : Ouvrier de salines ou de raffineries qui vide et nettoie les chaudières.

Eperonnier : Ferronnier ou marchand d'éperons, d'étriers, de mors et autres pièces métalliques entrant dans la composition du harnais.

Epetisseur : 1° Voir *Epinceteur*. 2° Ouvrier enlevant les irrégularités d'un tissu (région laonnoise).

Epeuleuse : Ouvrière qui *épeulait* (retirait avec une pince les fils qui traversaient le parchemin) les dentelles fabriquées au point d'Alençon.

Epeulier : *Boisselier* faiseur de navettes et accessoires de tisserand, au 19^e siècle, en Picardie.

Epicier, Espicier : 1° Marchand uniquement d'épices, au Moyen Âge. 2° Officier qui avait soin des épices.

Epicier d'enfer, Pévrier : Marchand de poivre.

Epileur : Barbier qui épilait les hommes, aux étuves, au Moyen Âge, une matrone se chargeant des femmes.

Epinceleur, Epincelier : Grillageur ou faiseur de treillis et de grillages.

Epinceleur, Epincheleur : Voir *Ebouqueur*.

Epinceur : Paveur ou tailleur de pierres se servant de l'*épinçoir* (gros marteau à tailler).

Epinceteur, Epincheur, Espincheur : Voir *Ebouqueur*.

Epinceuse, Epincheuse, Epotoyeuse : *Ebouqueuse* (ouvrière drapière dans une manufacture d'étoffe qui retire les nœuds et les corps étrangers à l'aide d'une *épince*).

Epinetier : Fabricant ou joueur d'*épinette*, ancêtre du clavecin et du piano.

Epinglier : 1° Fabricant d'épingles. 2° Cloutier faisant les pièces les plus fines (broches, crochets, fibules, agrafes).

Epistolier : 1° Secrétaire. 2° Celui qui porte les lettres. 3° Celui qui chante l'épître.

Eplaigneur, Eplaineur : Laineur qui tire le poil du drap avec des *cardères* (chardons).

Eplucheur : 1° Ouvrier de cartonnerie qui nettoyait le carton au sortir de la presse. 2° Ouvrier d'une manufacture de tabac.

Eplucheuse : 1° Ouvrière agricole employée pour nettoyer les grains de semence. 2° Ouvrière chapelière chargée d'arracher le *jarre* (poil dur et luisant mêlé à la toison des castors). 3° Travailleuse du textile spécialisée dans l'épluchage et le battage de la laine.

Epoleur, Epouleur, Espoleman, Espoleur, Espolier : Ouvrier du textile qui garnit de fils les *espolins* (petits tubes de roseau sur lesquels on dévide le fil de trame).

Epolier : Fileur.

Eponteur : Ouvrier agricole nettoyant les graines des pontes et larves d'insectes.

Epotoyeuse : Voir *Epinceuse*, au 18^e siècle, dans le Languedoc.

Epouardeur : Ouvrier des manufactures de tabac qui ouvre les feuilles, les frotte et les débarrasse des impuretés.

Epouleur : Voir *Epoleur*.

Epoutier, Epoutieur, Epoutilleur : Voir *Ebouqueur*.

Eproveur : Armurier chargé du bon fonctionnement des armes à feu.

Eproveur-Juré : Personne nommée pour pratiquer l'*épreuve* (testage).

Epuiseur : Mineur chargé d'assécher les galeries de mines.

Epureur : Raffineur d'huile d'olives pour en faire de

l'huile d'éclairage.

Equarrisseur : 1° Voir *Ecorcheur*. 2° Ardoisier spécialisé dans la taille d'ardoises aux dimensions normalisées. 3° Ouvrier chargé d'*équarrir* (tailler) les blocs de pierre sortant de la carrière.

Equarrisseur de poutres, de tronc, en bois, Escar-risseur : Ouvrier préparant les grumes de bois au carré, devant être débitées par le scieur de long.

Equilleur : Ouvrier de saline qui détache les *équilles* (croûtes de sel) au fond des poêles.

Equipeur : 1° Armurier qui assemble toutes les pièces d'une arme à feu. 2° Garde-bateaux, officier-juré.

Erbier : Herboriste.

Erbilleur : Cueilleur ou coupeur d'herbes pour les animaux.

Erboriste : Ancêtre de l'herboriste.

Erlue, Erluise : Sorcière, au Moyen Âge.

Ermalli, Ermally, Armaillé, Armailli : Vacher, en Suisse, qui fait les fromages dans les chalets d'alpage.

Eroborneur : Arpenteur.

Erogateur : Distributeur de vivres ou d'argent aux soldats (Rome).

Eroigneur : Elagueur.

Erore, Eroure : Laboureur.

Erreor, Errier : 1° Voyageur. 2° Vagabond.

Eruditor : Celui qui instruit.

Esboueresse, Esbouresse : Ouvrier qui enlève les nœuds des draps.

Esbrayer : Ouvrier qui enlève la boue des fosses.

Esbusqueresse : Ouvrière qui ôte les *busques* (déchets restant sur les draps après la teinture).

Escacheur, Ecacheur : Affineur et batteur d'or.

Escailier, Escallier, Escailleor, Escailleur, Escalle-teur : Couvreur en ardoises, poseur d'écailles.

Escaillier : Voir *Ecailler*.

Escaliéteur : Faiseur d'escaliers, menuisier ou charpentier.

Escamoteur : Prestidigitateur de foires.

Escapilaire : Lapidaire travaillant le jais, dans le Languedoc.

Escaramoucheur, Escaramoucheur : Soldat qui va à l'escarmouche.

Escardasseur, Drousseur : Ouvrier drapier peigneur de laine.

Escardeur : 1° Fabricant de peignes, cardes et *sérans* (peignes à démêler le chanvre). 2° Voir *Cardeur*.

Escareur, Escarisseur : Bûcheron préparant les grumes au carré.

Escarpié : Cordonnier, au 16^e siècle.

Escarrabin : Ensevelisseur de pestiférés.

Eschafaudeur : Constructeur d'échafaudages.

Eschaldeur : Voir *Echaudeur*.

Eschalleur : Voir *Echeleur*.

Eschançon : Officier chargé de servir à boire au seigneur.

Eschappleur, Escappleur : Bûcheron, au 15^e siècle, en Normandie.

Eschardeur : Voir *Cardeur*.

Eschargaiteor, Eschargaiteur, Eschargueteor, Es-chargueur : 1° Sentinelle. 2° Celui qui fait le guet.

Eschanisseur : Voir *Equarrisseur*.

Eschaudeur, Eschaudeur, Eschaudisseur : Voir *Echaudeur*.

Escheleur, Eschelleur : Voir *Echeleur*.

Eschipe, Eschipse : Matelot, marin, marinier.

Eschoeur de lin, Ecorcheur de lin : Voir *Ecangueur*.

Eschoiseleör, Eschoiseleur, Eschoiselour : Ouvrier qui travaille dans les vignes.

Escholier : Etudiant, plus particulièrement en théologie et en droit.

Eschopier, Eschoppier : Voir *Echoppier*.

Eschoyer, Escohier : Ouvrier en cuir (tanneur, pelletier, fourreur, mégissier).

Esclapassairé : Fendeur ardoisier formant les *esclappes* (tranches épaisses d'ardoises, dans le Haut-Languedoc).

Esclotier : Fabricant d'*esclots* (sabots de bois d'une seule pièce).

Esclopier, Esclotier, Escloupié, Escloupier : Sabotier.

Escluseur, Esclusier, Escluseur : Eclusier.

Escodero : Ecuyer (Pays Basque).

Escoettier, Escouettier : Fabricant de couettes.

Escofier, Escoffier, Ecofier : Cordonnier.

Escohier, Escoier : Voir *Eschoyer*.

Escoilleur, escoilleor : Voir *Castreur*.

Escoireor : Celui qui enlève l'écorce.

Escolastre : Voir *Ecolâtre*.

Escolte : Sentinelle, espion.

Escompteur : Spécialiste du rachat de commerce et des prêts d'argent.

Escorchart, Escorcheteur, Escorcheur : 1° *Equarrisseur*. 2° Tanneur qui dépouille les animaux.

Escorche-raine : Ecorcheur de grenouilles.

Escorchier : Voir *Escorchart*.

Escorcier : Marchand d'écorces.

Sources :

Dictionnaire des vieux métiers de Paul Reymond
Généalogistes ! Ethnographes ! Votre dictionnaire d'Alain NEMO
Lexiques des métiers d'autrefois de Jean DELORME
Dictionnaire des Métiers de Daniel Boucard
<http://www.antan.info/>
<http://www.cnrtl.fr/>
<http://fr.geneawiki.com/index.php/Accueil>
<http://geneanneogie.free.fr/lesvieuxmetiers.htm>
<http://dictionnaire.reverso.net/>
<http://www.vente-cernunnos.com/mestiers.html>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/GeneaWiki>
<http://fr.wikisource.org/wiki/Wikisource:Accueil>
http://www.cgp2s.fr/les_vieux_metiers.8.html#Page_d'accueil

A suivre

GÉNÉALOGIE

de Georges-Henri MENUÉL A.624

Suite du n° 77

476 = 140 (DROUIN Marin)

477 = 141 (MENUÉL Marguerite)

478 = 142 (DOREZ Louis)

479 = 143 (VENON Jeanne)

480 – DOISELET Nicolas, meunier au Moulin des Aires, ° 4.05.1694 Romaines + 10.09.1730 Jasseines (30 ans), x 16.11.1722 Ramerupt, avec

481 – SIMARD Marie ° 24.03.1702 Dommartin-le-Coq, y + 17.11.1745

482 – FÈVRE Jean ° ca 1668, + 25.11.1736 Chaudrey, x 26.04.1701 Fontaine-Luyères, avec

483 – CUISIN Marie ° 14.08.1679 Luyères, + 26.01.1733 Chaudrey

484 – DELINE Henry l'Aîné ° 20.04.1706 Coclois, + 29.11.1743 Jasseines (37 ans) x 09.02.1728 Coclois, avec

485 – HENRY Marie (Thérèse) ° 29.10.1707 Coclois, + 18.06.1773 Jasseines

486 – BOUDE Jean laboureur procureur fiscal, ° 31.08.1701 Jasseines, + 23.12.1785 Dommartin-le-Coq, y x 21.06.1723,

487 – BOUQUET Angélique ° 25.09.1695 Nogent-sur-Aube, + 01.04.1733 Dommartin-le-Coq (38 ans)

488 – JOANOT Jean ° ca 1669, + 29.05.1709 Vaupoisson, x 24.11.1698 Ortilon, avec

489 – GALÈRE Jeanne + ap. 1737

490 – JACQUIN Antoine laboureur ° ca 1672 †20.06.1748 Balignicourt, x 15.01.1710 Donnement, avec

491 – RE(G)NARD Marguerite + 02.05.1740 Jasseines

492 – BOUCLIER Jean, laboureur ° ca 1680, + av. 1740, x 28.01.1704 Donnement, avec

493 – GUIOT Louise ° 21.01.1682 Donnement, + ap. 1740

494 – JACQUOT Claude laboureur ° 24.06.1687 Mathaux y + 04.02.1734, x 10.09.1708 Rances, avec

495 – CAPITAIN Anne « de Brienne », + 2° semestre 1729 à Mathaux (lacunes)

496 = 468 = 132 (LIGNIER Nicolas)

497 = 469 = 133 (LOUÛT Nicole)

498 = 470 = 134 (MAURY Jean)

499 = 471 = 135 (COLLOT Catherine)

500 – BERGE Jacques, laboureur, receveur de la terre et seigneurie de Pougy ° ca 1672 + 14.06.1752 Pougy x 12.07.1701 Braux, avec

501 – GAUTHIER Suzanne Maclouse, ° 21.09.1680 Pougy, y + 12.09.1751

502 – MICHAULT Nicolas laboureur, ° 19.10.1688 Lesmont, + 27.03.1749 Précy-St-Martin, y x 27.04.1712, avec

503 – PESCHEUX Claudine ° 26.04.1695 Précy-St-Martin, y + 10.11.1770

504 – DELINE René, laboureur, ° 06.09.1683 Coclois, y + 21.10.1733, veuf de Antoinette BOURGONGNE, y xx 05.06.1719, avec

505 – CHALONS Marie, ° 8.01.1702 Coclois, y + 8.02.1764

506 – COUSIN Pierre, laboureur, ° 08.03.1708 Vinets, +

14.09.1788 Vaupoisson, x 15.11.1734 Vinets, avec

507 – LEDHUYS Edmée, ° 20.01.1718 Vaupoisson, y + 14.09.1781

508 – BÉQUIN Jérôme ° 27.08.1705 Jasseines, y + 20.04.1745 (40 ans), y x 18.11.1726 (csg 3° au 4° degré),

509 – MENUÉL Anne ° 24.10.1706 Vaucogne, + 19.04.1745 (39 ans)

510 – TINTRELIN Nicolas, laboureur, ° 4.06.1691 Coclois, y + 27.02.1754, y x 3.02.1712, avec

511 – MENUÉL Antoinette, ° 23.11.1694 Coclois, y + 05.06.1752

Génération X

512 – MENUÉL Edmon, ° 17.02.1607 Aubigny, y + 20.05.1680, veuf de Jeanne DEBELLE, xx ca 1640, avec

513 – NINET/ JEANNINET Perrette + 09.04.1691 Aubigny

514 – BOUDE dit Daulnay Nicolas, + ap. 1671 x avant 1650,

515 – GOMBAULT Marguerite + av. 1671

516 – FÉLIX Nicolas, ° 14.04.1634 Isle-sous-Ramerupt, + 13.05.1676 Nogent-sur-Aube, x 09.04.1654 Isle-sous-Ramerupt, avec

517 – VALET Louise, + ap. 1691

518 – MAURY Pierre, x avec

519 – BAULEINE Laurence, + ap. 1691

520 – LALLEMENT Etienne, + av. 1675, x avec

521 – MAURY Magdeleine, + av. 1675

522 – MAISTRET Jean, + 06.10.1676 Jasseines, x avec

523 – PASTOUR Marie, + 06.01.1678 Jasseines

524 – GIRARDIN Claude ° 02.10.1632 Magnicourt + av. 1695, x 28.11.1656 Magnicourt, avec

525 – GRUYER Marguerite, ° ca 1635, + 05.01.1695 Magnicourt

526 – GUILLOT Antoine, ° ca 1629, + 06.10.1709 Morembert, x avec

527 – MARQUET Nicole ° ca 1630 + 18.11.1694 Morembert

528 – LIGNIER Augustin, charpentier à Vaux (52), ° ca 1639, + 22.04.1679 Aubigny (52), 40 ans, x avec

529 – MAUFFRÉ Jeanne, ° ca 1641, + 09.08.1691 Aubigny

530 – ESCUREL Pierre le Jeune, laboureur, ° ca 1645, + 26.09.1684 Isômes (52), y x 22.11.1672, avec

531 – MICHEL Antoinette, ° ca 1654, + ap. 1715

532 – LOUÛT Claude, laboureur à Vaux (52), ° ca 1622, + 20.02.1692 Aubigny (52), x avec

533 – CRESSOT Claudine, ° ca 1630, + 30.06.1675 Aubigny vigneron, ° ca 1623, + 28.05.1689 Aubigny (52), x avec

534 – HUMBERT Claude, vigneron, ° ca 1623, + 28.05.1689 Aubigny (52), x avec

535 – GAUTHEROT Bertholde, ° 06.11.1639 Prauthoy (52), + 29.08.1697 Aubigny (52)

536 – MAURY Pasquier, laboureur, vigneron, boulanger, ° ca 1629, + 14.08.1699 Lesmont, y x 14.06.1654, avec

537 – CORNUOT Guillemette, ° ca 1632, veuve de Laurent

MORANGE, + 07.03.1702 Lesmont

538 – MICHAULT Jean l'Aîné, laboureur, ° 27.12.1631 Lesmont, y + 20.12.1691, y x 22.08.1661, avec

539 – MIFFLIER Jeanne, ° 28.12.1643 Lesmont, y + 11.04.1722

540 – COLLOT Jean, sieur de la Coste, lieutenant de Pougy, prévôt de Magnicourt, + 16.07.1694 Pougy, x 22.04.1651 Piney, avec

541 – MONGIN Marguerite, + 07.12.1712 Pougy

542 – JANNIN François, laboureur, x avec

543 – BRANCHE Marguerite, + 01.02.1704 Pougy

544 – PERSON Christophe, ° ca 1623, + 10.12.1693 Jasseines, x avec

545 – VIOLET Jeanne, + 06.02.1686 Jasseines

546 – MENUET Augustin, laboureur, + 28.05.1684 Jasseines, y x 20.06.1665, avec

547 – LIGNOT Marguerite, veuve de François DOUS-SOT, de St-Ouen (51), + 05.02.1684 Jasseines

548 – PERSON Charles, ° ca 1636, + 20.02.1694 Jasseines, x avec

549 – ADENIS Anne, + 17.10.1688 Jasseines

550 – GRIVET Robert, laboureur, + 18.03.1689 Jasseines, y x 07.02.1668, avec

551 – CUYSSINE Marie, ° 08.12.1647 Jasseines, y + 01.06.1685

552 – MENUET Jean l'Aîné, laboureur, ° ca 1639, + 10.12.1699 Jasseines, x avec

553 – VIOLET Madeleine, ° ca 1647, + 02.04.1707 Dampierre

554 – MARTIN Jean, + av. 1704, x 18.04.1684 Dampierre, avec

555 – DEMEAUX Marie, veuve de Jacques BON, + ap. 1707

556 – VINOT Michel, procureur fiscal, ° ca 1632, + 18.05.1712 Nogent-sur-Aube, y x 21.01.1659, avec

557 – PINCEMAILLE dit de SALIGNY Marie, + 12.10.1700 Nogent-sur-Aube

558 – MAUFFROY Pierre (d'Avant-les-Ramerupt), + av. 1692, x avec

559 – THIENOT Jeanne, + av. 1692

560 – DROUIN Hubert, laboureur, ° ca 1645, + 9.02.1686 Jasseines, x 28.01.1670 Vaucogne, avec

561 – CHOUL(L)IÉ Geneviève, ° ca 1650, + 03.03.1679 Jasseines

562 – MAI(S)TRE Jean, laboureur, ° ca 1641, + 31.08.1691 Jasseines, x avec

563 – CUISINE « Philippe », ° ca 1646, + 14.02.1696 Jasseines

564 = 552 (MENUET Jean l'Aîné)

565 = 553 (VIOLET Madeleine)

566 – SIMARD Nicolas, ° ca 1655, + 25.07.1715 Dommartin-le-Coq, y x 30.01.1674, avec

567 – POTAGE Marie, ° ca 1651 (Corbeil 51), + 23.08.1701 Dommartin-le-Coq

568 – DORÉ Jean, laboureur, ° ca 1655, + 18.08.1715 Romaines, x 07.02.1679 Troyes St-Urbain, avec

569 – BOUDE Geneviève, ° ca 1653, + 13.10.1701 Jasseines

570 – BOURGOGNE Nicolas le Jeune, + av. 1701, x 25.11.1681 Jasseines, avec

571 – HACHEL(LE) Anne, ° ca 1661, + 08.10.1701 Dommartin-le-Coq (40 ans)

572 – VENON Jean, + av. 1688, x avec

573 – LINIÉ Huberte

574 – BOUDE François, sieur d'Aunay, laboureur, ° ca 1652, + 27.07.1694 Jasseines, x 25.04.1684 Troyes Ste-Madeleine, avec

575 – GEOFFROY Claudine, veuve de Edme CUYSSINE, ° 28.06.1653 Jasseines, y + 17.07.1724

576 – MARCILLY Michel, procureur et notaire, ° ca 1644, + av. 1719, x 19.06.1673 St-Just-Sauvage (51), avec

577 – GAURUEL Blaisine, ° ca 1647, + 04.10.1730 St-Just-Sauvage (51)

578 – ROYER Bonnaventure, ° ca 1664, + 27.01.1733 La Chapelle-Lasson (51), x 02.07.1685 Longueville-sur-Aube,

579 – GUILLAUME Anne, ° ca 1667, + 10.10.1747 La Chapelle-Lasson (51)

580 – GAY Joachim, maire et receveur de la terre du château de Granges, ° 20.08.1649 Granges-sur-Aube (51), y + 29.10.1711, y x 23.11.1682, avec

581 – AUBRY Jeanne, ° 25.04.1666 Saudoy (51), y + 7.03.1725

582 – BÉCET Claude, praticien et laboureur, ° 24.12.1671 Charny-le-Bachot, + 04.01.1745 Troyes Ste-Madeleine, x 03.11.1695 Rilly-Ste-Syre, avec

583 – VILLAT Sire, ° ca 1676, + 12.04.1725 Rilly-Ste-Syre

584 – BERTRAND Jacques, laboureur au Mesnil, hôtelier, cabaretier, ° 20.10.1663 Granges-sur-Aube (51), y + 01.04.1725, veuf de Marie DENONVILLIERS, y xx 30.06.1699, avec

585 – BOUQUIGNY Marie, ° 01.01.1674 Granges-sur-Aube (51), + 08.02.1736 Anglure (51)

586 – GRINCOURT Louis, ° ca 1649, + 02.09.1719 Pouilly-sur-Meuse (55), y x 04.02.1673, avec

587 – LEMBERT Marguerite, ° ca 1650, + 18.04.1744 Pouilly-sur-Meuse (55)

588 – COLLIN Jean, manouvrier, + av. 1706

590 – ROBIN Benoist, manouvrier ° ca 1645, + 15.07.1705 Allemant (51), y x 16.11.1676, avec

591 – ROYER Marie, ° ca 1654, + 16.10.1728 Allemant

592 – CARRÉ Antoine, ° 03.11.1648, + av. 1721, x 29.10.1691 Charmont-sous-Barbuise, avec

593 – RIGLET Anne, + av. 1721

594 – REGNAULT Pierre, maréchal, + av. 1721, x avec

595 – ROYER Marie, + ap. 1721

600 – DEVERTU François, receveur au grenier à sel de Villacerf, ° 20.06.1684 Troyes St-Jacques, + ap. 1739, x 15.09.1711 Villacerf, avec

601 – FRÉMY / FRÉMIS Charlette, (de Laubressel), + av. 1739

602 – BOUCLIER Nicolas, procureur fiscal de Longsols, lieutenant de la justice du Vouédy Montsuzain, ° ca 1681, + 14.10.1761 Voué, x avec

603 – BAJOT Antoinette, ° 17.07.1687 Voué, + 17.09.1765 Montsuzain

604 – REGNAULT Jean, laboureur, ° ca 1666, + 15.11.1736 Voué, x avec

605 – ROYER Jeanne, ° ca 1668, + 12.07.1723 Voué

606 – BAJOT Nicolas, + av. 1708, x 06.11.1701 Voué,

- 607 – P(E)RIN Marguerite**, ° 27.11.1678 Voué, *veuve, se remarie le 30.01.1708 Troyes St-Rémy avec Edme BERNARD* ; elle décède 6 mois plus tard, le 15.07.1708 Voué (29 ans)
- 608 = 352 (PEUCHOT Benoît)
 609 = 353 (DEBELLE Jeanne)
 610 = 354 (COLLET Jean)
 611 = 355 (MENUET Marguerite)
 612 = 356 (DELINE Nicolas)
 613 = 357 (COUTURIER Marguerite)
 614 = 364 = 358 (VALLOIS Jean Baptiste)
 615 = 365 = 359 (MICHAUT Marie Anne)
- 616 – DIDIER Nicolas**, tisserand, + ap. 1704, x 05.02.1703 Chaudrey, avec
- 617 – PETIT Jeanne**, ° ca 1674, + 07.11.1709 Chaudrey (35 ans)
- 618 – HUGUENIN Nicolas**, charpentier, meunier, ° ca 1678, + 10.04.1724 Nogent-sur-Aube, x 30.10.1703 Rame-rupt, avec
- 619 – PAREY Simone**, ° 11.12.1676 Nogent-sur-Aube, y + 03.03.1764
- 620 – PAR(R)EY Antoine**, x 08.11.1672 Chaudrey, avec
- 621 – GUYOT Marie**,
- 622 – BONNOT René**, tisserand, ° ca 1654, + 01.02.1713 Nogent-sur-Aube, y x 27.04.1679, avec
- 623 – RACINE Louise**, ° 09.03.1653 Nogent-sur-Aube, y + 18.11.1688
- 624 – MAIZIÈRE / MÉZIÈRE Mathieu**, laboureur, ° ca 1633, + 14.06.1713 Nogent-sur-Aube, y x 17.11.1664, avec
- 625 – GUILLOT Catherine**, °ca 1637, + 28.08.1712 No-gent-sur-Aube
- 626 – CREUX Philippe**, charron, ° ca 1636, + 27.07.1708 Nogent-sur-Aube, x avec
- 627 – GARNIER Nicole**, + 18.02.1683 Nogent-sur-Aube
- 628 – LANGOSSARD Jean ?**
- 630 – PITOIS Claude** maître-boucher ° ca 1645 + 28.02.1708 Magnicourt, x avec
- 631 – AUBERTIN Claudette**, ° 14.11.1655 Magnicourt, y + 26.05.1693 (38 ans)
- 632 = 624 (MAIZIÈRE Mathieu)
 633 = 625 (GUILLOT Catherine)
- 634 – JOPHIN / JOFFIN Edme**, laboureur, + av. 1670, x 10.05.1672 Nogent-sur-Aube, avec
- 635 – BURIDANT Hélène**, ° ca 1647, + 01.03.1710 No-gent-sur-Aube
- 636 – GALLÉE / GALEY / GALLIER Nicolas le Jeune**, manouvrier, ° ca 1662, + 21.01.1710 Nogent-sur-Aube, y x 22.01.1691, avec
- 637 – BERTRAND Marie**, ° ca 1662, + 15.11.1712 No-gent-sur-Aube
- 638 – BRANCHE François**, manouvrier, ° ca 1657, + 23.10.1713 Nogent-sur-Aube, y x 30.01.1685, avec
- 639 – HARIOT Lucie**, *veuve de Jean MAURY*, ° ca 1653, + 22.05.1713 Nogent-sur-Aube
- 656 – CAVARD Michel**, scieur de long à Champagnat-le-Jeune (63), x avec
- 657 – GOUNICHE Antoinette**, + 15.05.1701 Champagnat-le-Jeune (63)
- 658 – CHARGEBOEUF Guillaume**, + 02.01.1712 Vernet-la-Varenne (63), y x 16.07.1688, avec
- 659 – GIROT / GIRAUD Françoise**, + 19.04.1705 Vernet-la-Varenne (63)
- 660 – PRUNEYRE Claude**, maréchal, ° ca 1673, + 31.01.1743 Vernet-la-Varenne, x avec
- 661 – CELLIN Alips**,
- 662 – RANGLARÈS Jean**, maréchal ° ca 1660 + 4.12.1741 Vernet-la-Varenne (63)
- 664 – VIGERIE François** + 15.04.1706 Vernet-la-Varenne (63), x avec
- 665 – GOUNICHE Marie**, + 10.01.1710, Vernet-la-Varenne (63)
- 666 – CAVARD Simon**, journalier, + av. 1701, x avec
- 667 – CHASSAING Catherine**, métayère au domaine de Monfort, + 22.02.1719 Vernet-la-Varenne (63)
- 670 – BESSET Guillaume**, + ap. 1703
- 672 – MARTIN Jacques**, + ap. 1706, x avec
- 673 – THIOLAS Catherine**, + ap. 1706
- 674 – DEMAISON André**, (de Chambon-sur-Dolore), + ap. 1716, x 26.06.1685 St-Genès-la-Tourette, avec
- 675 – RAPARIE Anne**, + 07.08.1716 Vernet-la-Varenne
- 676 = 320 (FAUGIÈRES Jean)
 677 = 321 (CLADIÈRE Alix)
- 684 – TOUNY Jacques**, + av. 1704
- 686 – CLÉMENSAT Étienne**, + av. 1704
- 692 – PEUF Jean**
- 694 – CIRANT Austremoine**, + 21.02.1704 Vernet-la-Varenne, x avec
- 695 – GIROT Sabine (?)**, + ap. 1703
- 706 – DEBELLE Edme**, + 02.06.1686 Le Chêne, x avec
- 707 – BARBIER Marie**, + 04.11.1704 Villette-sur-Aube
- 710 – MENUET Jean le Jeune**, laboureur, + 08.07.1675 Coclois, y x (bans) 09.05.1655, avec
- 711 – TINTERLIN Edmée**, + ap. 1689
- 712 – DELINE René**, laboureur, ° ca 1648, + 04.04.1696 Coclois, x 15.06.1667 Troyes St-Sauveur (csg), avec
- 713 – NOCHER Marie (Edmée)**, ° ca 1649, + 14.09.1712 Coclois
- 714 – COUTURIER Alain**, procureur fiscal, ° ca 1626, + 16.05.1709 Nogent-sur-Aube, *veuf de Marguerite BERGERAT*, y xx 30.01.1652, avec
- 715 – THIÉBAULT Noëlle**, + 12.02.1694 Nogent-sur-Aube
- 716 – VALLOIS Nicolas**, amodiateur de la seigneurie de la Roche, + 18.10.1701 Nogent-sur-Aube, x 27.06.1650 Co-clois, avec
- 717 – LEDHUY Anne**, + 19.07.1677 Nogent-sur-Aube
- 718 – MICHAULT Jean**, contrôleur du double-huitième, conseiller aux Aides, huissier, archer de robe courte, juré priseur, ° ca 1644, + 23.04.1714 Troyes Ste-Madeleine, y x 12.02.1669, avec
- 719 – SEMILLARD Marie**, ° 12.07.1645 Troyes St-Madeleine, + 09.03.1733 Troyes St-Rémi
- 720 = 632 = 624 (MÉZIÈRE / MAIZIÈRE Mathieu)
 721 = 633 = 625 (GUILLOT Catherine)
 722 = 634 (JOPHIN / JOFFIN Edme)
 723 = 635 (BURIDANT Hélène)
- 724 – BOURGONGNE Jean**, ° ca 1637, + av. 1713, *veuf de Perrette COUSIN*, xx 08.06.1682 Yèvres-le-Petit,
- 725 – LAURENT Angélique Marie**, ° 05.10.1656 Yèvres-le-Petit, + 27.09.1685 Coclois (29 ans)

A suivre

LU POUR VOUS au 1er trimestre 2016

Par Elisabeth HUÉBER A. 2293

Racines Haut-Marnaises N° 97

Albert de VANDEUL, bâtisseur ou mégalomane ?
Etrangers devenus Haut-Marnais
Le choléra
Le rôle des géographes haut-marnais entre 1770 et 1820
Edmond de COINTET un général dans la Grande Guerre +
généalogie

Géné-Carpi Vosges N° 84

François DUMENIL sa généalogie
La bataille de Brienne et de la Rothière
La bataille de Charmes en septembre 1944

Géné-Carpi Vosges N° 85

Vous avez dit ... Austrasie
La famille KIRCH
Chronique de la Grande Guerre : Maurice BARRES
Le procès de Didier de la RUELLE

CGHSeine & Marne CGHSM N° 64

Charles le GUELLEC
Nos ancêtres et la pomme de terre
Qui est le père ?
La croix du combattant
La mort d'un chevalier briard
Les Poilus de Montigny-Lencoup (1) par Thierry MONDAN
Dispenses de consanguinité

Champagne Généalogie Marne N° 150

Les Médaillés de Ste Hélène
Les voitures par eau sous l'Ancien Régime (2)
Ernest GLATIGNY, fondateur de l'Académie du Dévouement National
Deux Champenoises pionnières au Canada
Vocabulaire du Poilu
Ventes des biens nationaux

Généalogie Lorraine N° 179

L'industrie textile dans les Vosges : deux siècles d'histoire
D'Hiroshima à St-Nicolas-de-Port
Docteur Jean-Pierre Gustave REGNIER
Joseph MAUCOTEL : Invalide du Roy
Emile GENTIL, officier de marine, explorateur ... + ascendance
Un homme remarquable, l'abbé CURICQUE
Charles-Louis GRATIA, peintre oublié
Etat-civil de Bordeaux impliquant des Lorrains

Généalogie en Aunis N° 106

Les engagés volontaires de la guerre 14-18
Au service de sa Majesté

Des Racines aux branches CG Vincey&Epinal bulletin annuel N° 5

L'ambulance du couvent de Portieux.

L'Ancêtre Québec N° 313

Les mères de la Nation
Robert GIFFARD : les engagés de 1634
De Sainte-Emmélie à Leclerville
Jean PERUSSE, d'origine inconnue
Patronyme LARIOU dit LAFONTAINE, étude d'une lignée
A la recherche du réel destin de Catherine BYOT
Etienne GILBERT et Marguerite THIBAUT
Lieux de souche : Tracy (Oise)
Nos racines militaires

L'Ancêtre Québec N° 314

Les mères de la Nation
L'histoire de BARTHELEMI devenu CHAMPAGNE
L'immigration scandinave au Québec
François LANGEVIN et Françoise FAUCHON
La saga d'une lignée LESSARD de 1650 à 1950
Jacques MARETTE dit LESPINE
Lieux de souche : Villiers-en-Plaine et Béceleu (Deux-Sèvres)

Généa-89 Yonne N° 149

Un nouveau départ en 2016 pour la SGY
Les BERAUDON, de Sens
Les TROCHE, famille d'imprimeurs à Auxerre
Jean Joseph FOURRIER
Vétérinaires militaires icaunais décédés pour la France à la guerre 14-18
Les soldats de l'Empire

Nos ancêtres et Nous Yonne N° 149

Notes de André COULON, curé prieur d'Anost (1729-1742)
Péage et octroi au 17ème siècle en Saône-et-Loire
Visites générales des feux de communautés
Enfants trouvés à Autun
Forêt nourricière de nos ancêtres
Lazare Eugène FICHOT, ingénieur hydrographe (suite)

Généalogie Briarde N° 104

Evelyne BUYLE + ascendance
Pierre FORGET de FRESNES, rédacteur de l'Edit de Nantes en 1598
Henri BUGUET, peintre, graveur ...
Jean et Pierre NAVARRE
Louis Alexandre FOUCHER de CAREIL, philosophe et homme politique de Seine-et-Marne
Les BENOIS, ancêtres de Sir Peter USTINOV
Soldats de 1914-1918 inscrits sur le monument aux Morts de Varredes
Un vigneron briard soldat de Napoléon
Liste des évêques de Meaux

† le 27.11.1809 à l'hôpital militaire

Jean MÉAN 28 ans, né à Fontvanne, Canton d'Estisac – fusilier à la 8^e compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : affection nerveuse.

† le 1.12.1809 à l'hôpital militaire

Pierre JUBIER 17 ans né à ??, route Canton de Bar sur Seine – fusilier à la 7^e compagnie, 1^{er} Bataillon de la Garde nationale,

Cause du † : nostalgie

† le 4.12.1809 à l'hôpital militaire

Alexandre MAUVIGNANT 21 ans, né à Poivres – fusilier à la 1^{ère} compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : fièvre catarrhale maligne

† le 4.12.1809 à l'hôpital militaire

Antoine CHATRIAT 27 ans né Chamoix, canton d'Ervy – Grenadier à la 1^{ère} compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale,

Cause du † : fièvre catarrhale.

† le 5.12.1809 à l'hôpital militaire

Edme ROYER 22 ans, né à Jeugny, Canton de Bouilly – fusilier à la 8^e compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : rechute fièvre catarrhale gastrique.

† du 5.12.1809 à l'hôpital militaire

Alexandre DUTERTRE 23 ans, né à Rumilly – fusilier à la 6^e compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : Fièvre catarrhale.

† du 7.12.1809 à l'hôpital militaire

Louis Jacques LABILLE 26 ans, né à Chapelle Valon – fusilier à la 1^{ère} compagnie – 1^{er} Bataillon de la Garde nationale de l'Aube,

Cause du † : fausse péripneumonie.

A L'ENDROIT OÙ LES LICHENS MEURENT

J'irai plus loin que les collines,
Plus loin que les arbres courbés
Sous le grand vent qui les incline.

J'irai plus loin, à la tombée
De la nuit froide qu'illuminent
Les rêves des amours oubliés.

J'irai là où finit la terre
A l'endroit où les lichens meurent
Sous l'âpre baiser de la mer.

J'irai là où les rochers pleurent
Les marins qui sont morts en mer,
J'irai là où les lichens meurent ...

Alors, surgi de ma mémoire,
Ou des profondeurs de la mer,
On verra, sur les rochers noirs,
Ton nom se dessiner en clair.

J'irai là où finit la terre,
A l'endroit où les lichens meurent ...

Jean-Paul GOFFIN A. 1442

Votre attention !

La rubrique des Questions-réponses ne se nourrit qu'à l'aide de votre courrier mais aussi des recherches des bénévoles et de leur dévouement.

N'hésitez pas à l'alimenter mais pensez aussi qu'il n'est pas toujours facile de trouver ce qui vous a posé une énigme.

Soyez donc indulgents et si vous trouvez par vous-mêmes des réponses, n'oubliez pas de nous les faire connaître, elles peuvent aider les autres.

Merci de votre compréhension

GRAND DESTOCKAGE

**Anciens bulletins trimestriels
de l'association**

10 € les 4 au choix (plus frais port 2 €)

S'adresser au secrétariat

Permanence :

**lundi, jeudi et vendredi
de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h 30**

QUESTIONS

RAPPEL : Merci de respecter les consignes suivantes :

- UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7
- ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT
- PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES
- INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM, ADRESSE ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE QUESTION

Donnez le maximum de renseignements susceptibles d'aider la recherche : type d'acte, dates les plus précises possibles, paroisse ou commune, etc...

ABRÉVIATIONS GÉNÉALOGIQUES COURANTES

| | | | | | |
|----------------------------|------|------------------------------|-------|------------------|------|
| naissance | ° | avant 1750..... | /1750 | père..... | P |
| baptême | b | après 1750 | 1750/ | mère | M |
| mariage | x | douteux | ? | filleul (e)..... | fl |
| contrat de mariage | Cm | environ (date) (circa) | ca | parrain | p |
| divorce |) (| fil(s) | fs | marraine | m |
| décès | † | fil(le) (filia) | fa | témoin | t |
| nom/prénoms inconnus | N... | veuve (vidua) | va | testament | test |

y : au même lieu que celui cité auparavant. Exemple : Payns 16/2/1710, y † 30/3/1768, y x 4/6/1736.

16.001-LE HERLE-LEHERLE

Ch.o et parents de LEHERLE Marie x 28.02.1729 Mailly le Camp à NICAISE Louis de Soudé N-D Marne elle serait fa de LEHERLE Edme dont le frère se nommerait Pierre témoin au mariage de sa nièce

Serge LACAVE A.1570

16.002-ROUYE-ROYER-CUCHART

Ch.o † de ROUYE-ROYER Nicolas et de CUCHART Catherine x 15.02.1719 Huiron Marne. Lui serait de Poivres fs de Humbert ou Hubert et de CAROYE Anne. Elle de Huiron ou Sompuis Marne fa de Claude et de CAROUGE Catherine

Serge LACAVE A.1570

16.003-ROUYE-ROYER-CAROYE

Ch. o x † de ROUYE Humbert ou Hubert et de son épouse CAROYE Anne. Au mariage de leur fils Nicolas et de CUCHART Catherine en 1729 ils résidaient à Poivres.

Serge LACAVE A.1570

16.004-BOSSUAT-BONHENRY

Ch. † du couple BOSSUAT Pierre o 04.03.1685 St Martin de Bossenay x 26.09.1712 Troyes St Martin avec BONHENRY Marie o 12.11.1690 Rigny la Nonneuse

Ce couple a eu au moins 3 enfants :

BOSSUAT Pierre o 31.07.1715 St Martin de Bossenay

BOSSUAT Jean † 5.10.1726 Rigny la Nonneuse chez

sa grand-mère où il vivait. Âgé d'environ 1 an, fs des défunts BOSSUAT Pierre et de BONHENRY Marie BOSSUAT Pierre o vers 1723 † 15.05.1779 St Aubin âgé de 56 ans x y 15.11.1745 à ROSÉ Anne o y 12.03.1722 † y 12.06.1783

Jean-Michel FRANQUET A.2252

16.005-NOËL-LOISEAU

Ch. † St Nabord 1901/ de NOËL Louis Dominique et de LOISEAU Marie Cécile

Colette THOMMELIN-PROMPT A.1543

16.006-MAUFFROY-MATHIÉ...

Ch. toutes informations enfant o 13.05.1913 Paris sous le nom de MATHIÉ Anne Marie.

Adèle MAUFFROY a assisté à la o et l'enfant a été confié à une nourrice qui l'a ensuite remise à l'assistance Publique. Rapport enquêteur en 1916 qui atteste que l'enfant se nomme MAUFFROY que sa grand-mère habite Paris et la fille-mère demeure à Villiers le Brulé

Colette THOMMELIN-PROMPT A.1543

16.007-MILLET-DALISSON

Ch. Descendance MILLET Louis o 4.03.1721 Maizières la Grde Paroisse † 12.04.1787 Le Mériot x 23.01.1748 Le Mériot avec DALISSON (D'ALISSON) y o 3.03.1725 y † 27.05.1791 dont : Louis o 1753 Le Mériot x NAVIER Catherine à Chaulautre la Grde 77 - Alexis y o 1768 y x 27.06.1791 avec DALISSON Anne - Marguerite y 1x 22.11.1773

SAMSON Antoine y 2x 11.09.1780 ROULLON Joseph - Anne Thérèse y x 2.012.1786 avec FERRY-FERRY Pierre Nicolas.

Xavier DUCHATEAU A.2867

16.008-PICARD-ROBIN

Ch. Descendance de PICARD Edme o 1729 Le Mériot fs de Nicolas et GRANDJEAN Hélène, y x 23.09.1755 avec ROBIN Marie y † 1771/ fa de Louis et MAGET Marie.

Edme y 2x 23.11.1773 avec DEGOMBERT Marie Anne. Dont enfant connus :

Louis Edme y o 1765 y x 11 Ventose An IV avec PICARD Catherine - Marie Nicole o ? X RICHARD Pierre - Anne y o 11.09.1763 y x 1.06.1790 MILLET Denis - Marie Jeanne o ? - Marie Victoire o ? - Magdeleine o 1770.

Xavier DUCHATEAU A. 2867

Questions arrêtées au 21.05.2016

Jeannine FINANCE A.2091

GLANES

La Généalogie au Québec

On le sait depuis longtemps les Québécois sont de passionnés généalogistes, chacun pratiquement à fait son arbre, pour retrouver ses racines françaises et savoir « d’où je viens »

Ils ont de beaux arbres et souvent des livrets qui racontent l’histoire de la famille, et les cousinades sont nombreuses et ils se retrouvent souvent dans des cousinades françaises dans le lieu qui a vu naître l’ancêtre commun, celui qui fut le premier colon à venir s’installer au Canada français au 17^e siècle. Tout le monde connaît l’histoire des « Tremblay »(1) qui est le nom le plus répandu au Québec avec des rassemblements de plus 500 personnes. Très férus d’histoire « nos cousins » organisent des grandes et belles fêtes qui remémorent le temps jadis de la colonie. Ainsi « Le festival de la Nouvelle France » tous les ans, début août, dans la ville de Québec, voit déambuler des gens par centaines costumés à la façon du 17^e siècle, avec des chants, des danses venues en son temps de la lointaine France, ils en garde des souvenirs émus. Et l’on peut voir des kiosques qui racontent l’origine de telle ou telle famille, On peut s’y renseigner et consulter l’arbre généalogique ! Les 12 plus grandes familles du Québec sont ainsi représentées - *A voir donc lors d’un prochain voyage au Québec dans la ville de Québec sur la «Place Royale »*

Les 10 noms les plus répandus : (1) Tremblay-Gagnon -Roy-Coté- Bouchard-Gauthier-Morin- Lavoie-Fortin-Gagné

Fernand Champlon A 2205



RÉPONSES

RAPPEL : Merci de respecter les consignes suivantes :

- UNE SEULE QUESTION PAR FEUILLE 21X29,7
- ÉCRIVEZ AU RECTO SEULEMENT
- PATRONYMES EN LETTRES CAPITALES
- RAPPELEZ L'INTITULÉ (NUMERO ET NOM) DE LA QUESTION À LAQUELLE VOUS RÉPONDEZ
- INDIQUEZ VOS NOM, PRÉNOM ET NUMÉRO D'ADHÉRENT SUR CHAQUE RÉPONSE

16.002-ROUYE-ROYER-CUCHART

Trouvé sur Marne archives une CUCHART Marguerite o 4.12.1701 Sompuis Marne fa de CUCHART Claude et de CAROUGE Catherine

Jeannine FINANCE A.2091

16.005-NOËL-LOISEAU

NOËL Louis Dominique Camille tourneur à St Nabord en 1869 o y 8.03.1844 † 19.01.1931 Aix en Othe fs de NOËL Nicolas Arsène négociant à St Nabord et de NOËL Marie Catherine Isabelle x 27.04.1869 Vauchassis à LOISEAU Marie Julie Amélie Cécile o y 22.11.1849 † 23.03.1927 Aix en Othe fa de LOISEAU Nicolas Narcisse et de DEGOIS Julie Adrienne

Enfants de ce couple

NOËL Marie Marguerite o 12.10.1873 St Nabord

NOËL Moïse Julien o y 11.11.1875

NOËL Adrien o y 18.03.1878 curé d'Aix en Othe en 1925

NOËL Rose Marie o 1883

C'est en suivant le parcours d'Adrien, curé d'Aix en Othe, que j'ai trouvé le décès de ses parents

Yves CHICOT A.2302

16.006-MAUFFROY-MATHIÉ

MAUFFROY Pierre François cult à Villiers le Brûlé o 13.04.1812 Villehardouin † 1.12.1848 Villiers le Brûlé x 1.05.1839 Piney à HOUREAU Rose Victoire o 8.07.1817 Villiers le Brûlé xx 10.02.1851 Piney † 1906/

Enfants de ce couple

MAUFFROY Rose Françoise Clémentine o 5.02.1840 Villiers le Brûlé † 23.02.1909 Piney célibataire domiciliée rue du tureau

MAUFFROY Alexandre Gabriel Isidore Notaire à Villecerf Seine et Marne o 28.10.1841 Villiers le Brûlé † 25.06.1897 Paris 8ème – de 55 ans x à MULTIGNER Félicité Alphonsine o 1848 † 21.03.1932 Villiers le Brûlé âgée de 84 ans

MAUFFROY François Henri cult à Villiers le Brûlé o y 3.01.1844 † y 30.11.1906 x 20.05.1867 Piney à MERAT Arsène Sidonie

Enfants du couple MAUFFROY-MULTIGNER

MAUFFROY Marie Gabrielle o 21.06.1870 Villecerf Seine et Marne célibataire cultivatrice chef patronne à Villiers le Brûlé. Recensement de Piney en 1911-1921-1926 † 01.04.1932 Troyes 2 rue de la cité 61 ans domiciliée à Villiers le Brûlé MAUFFROY Marie Marguerite o 9.09.1877 Villecerf vivant à Villiers le Brûlé avec sa sœur, artiste peintre en 1926 à Villiers le Brûlé † 1926/

Yves CHICOT A.2302

Réponses arrêtées au 21.05.2016

Jeannine FINANCE A.2091

GLANES

x à Vaucouleurs, Meuse

L'an mil sept cent soixante onze le vingt six novembre après avoir publié à la Messe Paroissiale le Dimanche le vingt quatre dudic mois un premier ban des Mariage, Entre **Pierre Louis Raoul** natif de la paroisse de St Jacques, fils mineur ders deffunts **Pierre Raoul et de Margueritte Françoise Le Noir** ses père et mère de cette paroisse de fait d'une part et **Anne Thiery** fille majeure de deffunt **Jacques Thiery et d'Elizabeth Mojotel** ses père et mère de cette paroisse d'autre part sans qu'il y dit d'opposition ou d'empêchement, je soussigné Prêtre-Curé de cette paroisse.

Source : A.D. Meuse

Françoise LERY-RAMELOT A. 1908

Lionel Transport de Mobilité Personnes à Mobilité Réduite



Service pour personnes handicapées,
personnes âgées,
convalescents après hospitalisation.
Pour tous déplacements, rendez-vous, courses,
sorties, excursions,...

Véhicule climatisé et aménagé.

15 rue du Cortin Roy - 10800 Isle Aumont

06 07 31 29 32

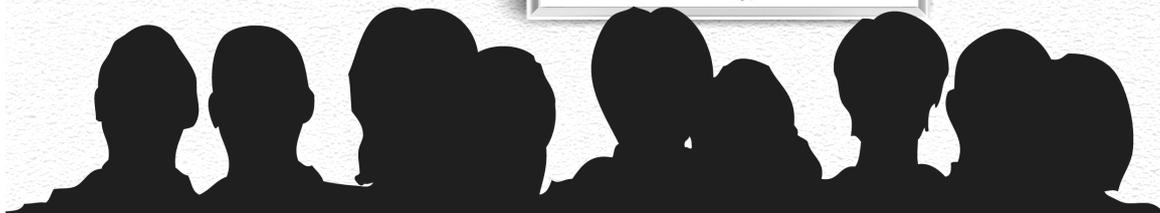
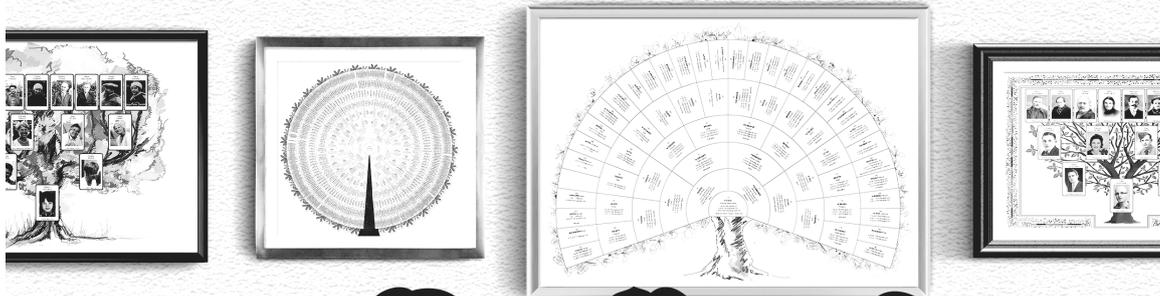
Fax : 03 25 41 91 03 contact@lionelmobilité.fr

Le meilleur pour votre généalogie

Généatique 2016

PERSONNALISEZ
VOS ARBRES GÉNÉALOGIQUES

ADHÉRENTS
Mise à jour
Avec
réduction supplémentaire



PARTEZ À LA CHASSE AUX ANCÊTRES AVEC LE MEILLEUR DES OUTILS !



OFFRE SPÉCIALE ADHÉRENT

En tant qu'adhérent, votre association vous permet
d'acquérir Généatique 2016 Prestige en coffret
à un prix préférentiel. Rendez-vous sur :

www.geneatique.com/asso
et introduisez le code de remise suivant

REDUCASSOGENEA

(Vous utilisez déjà une ancienne édition de Généatique Prestige ?
Bénéficiez d'une réduction supplémentaire, plus d'informations sur le site)

139,95 €

95 €

Pour en savoir plus, rendez-vous sur :
www.geneatique.com



Le Petit Journal

ADMINISTRATION
41, RUE LAFAYETTE, 41
Les manuscrits ne sont pas rendus
On s'abonne sans frais
Vente aux bureaux de poste

5 CENT

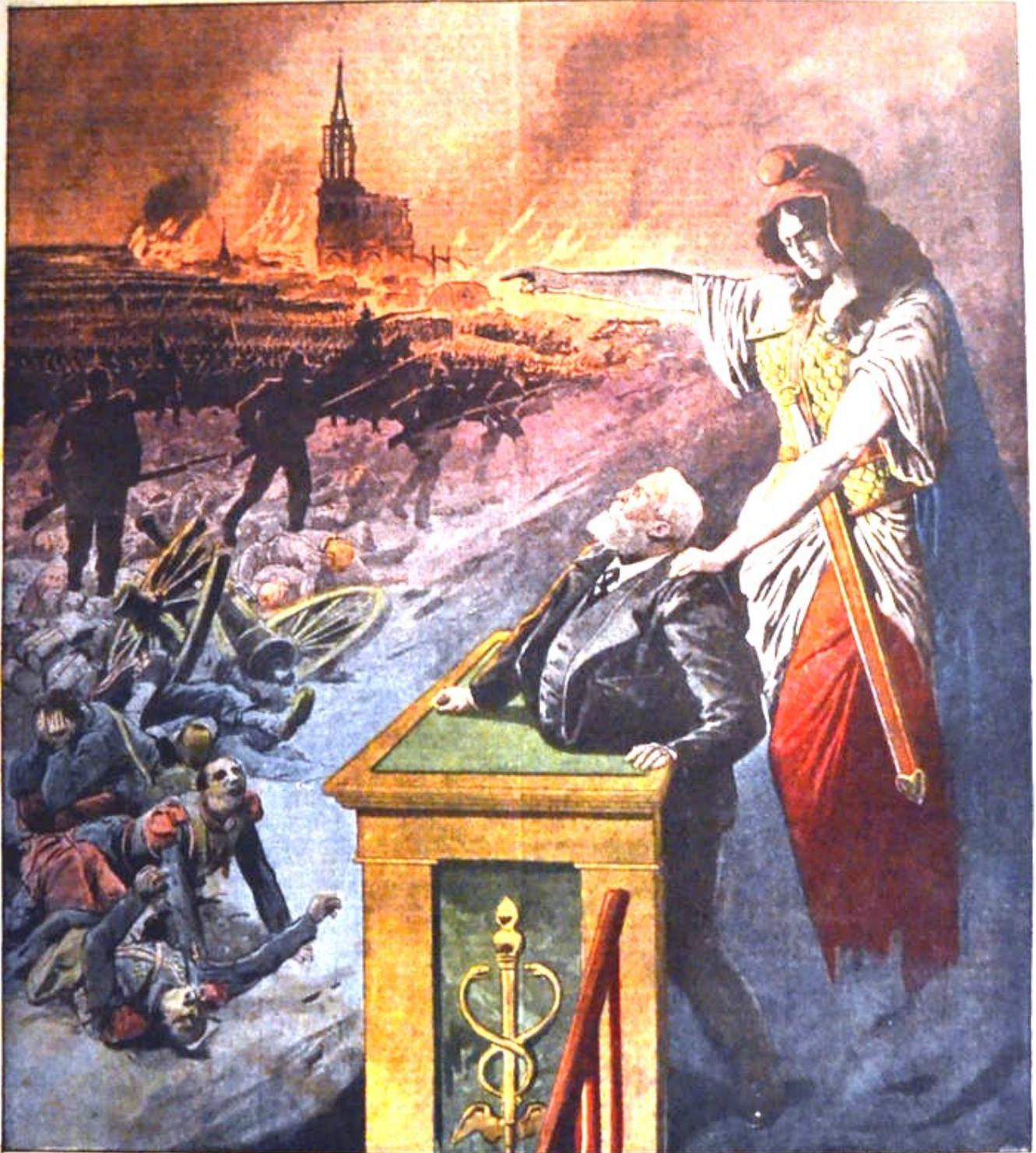
SUPPLEMENT ILLUSTRE

5 CENT

24^{me} Année

Numero 1120

DIMANCHE 22 JUIN 1913



SOUVENEZ-VOUS DONC!...